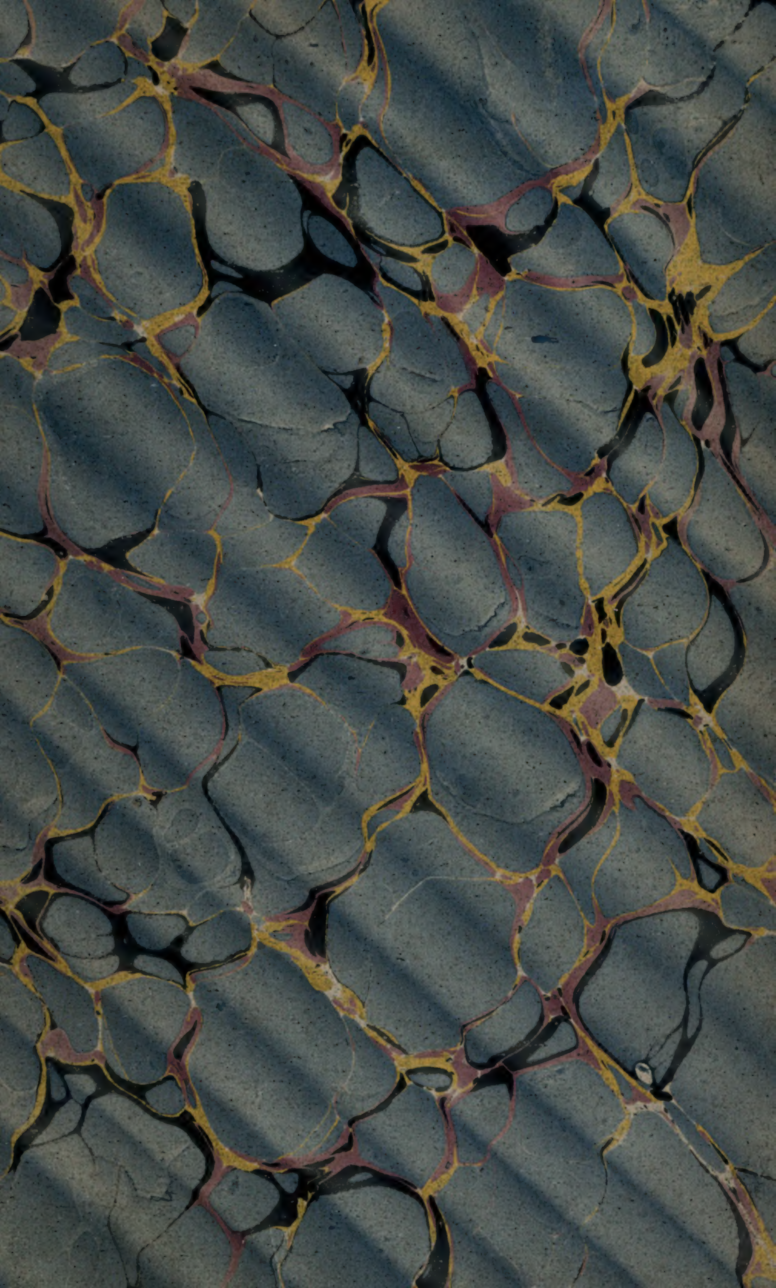






OUTRE-TERRE

DES PRESSES DE COMTE-JACQUET
FACDOUEL, Directeur
58, Boulevard de la Rochelle, 58
BAR-LE-DUC

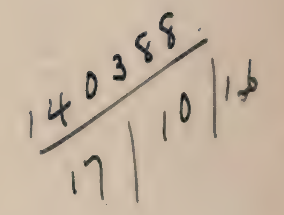
PHILÉAS LEBESGUE

OUTRE-TERRE

Aventures

dans l'Invisible





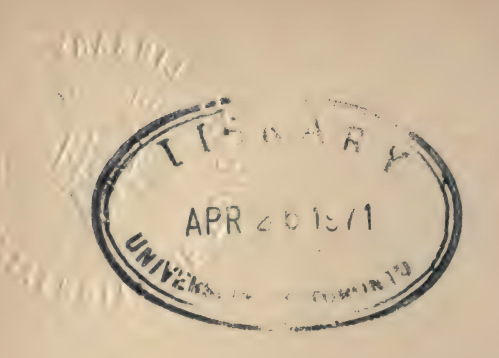
PARIS

ÉDITION DE LA PHALANGE

84, Rue Lauriston, 84

—

1909



La manière de Wells, voire en quelque mesure celle de Flammarion, permet de faire entrevoir certains plans obscurs de l'horizon scientifique, difficilement abordables aux traités dogmatiques et précis. Ces traités sont la plupart du temps ennuyeux pour les non-initiés, pour les simples curieux. Pourquoi ne tenterait-on pas, dans l'ordre philosophique, une expérience littéraire analogue à celle de Wells ? Poétiquement Le Dante et Gœthe y réussirent, mais dans un mode infiniment plus élevé. Nos modestes forces ne nous permettraient guère d'atteindre ces sommets, et nous avons imaginé ici une affabulation plus terre à terre.

Serait-il déplacé d'invoquer Micromégas ?

I

L'Étoile d'Arthur Mondelièvе.

Il n'est pas insoutenable que certaines minutes énormes fassent osciller, dans les résolutions d'un homme, les destins entiers de la terre ou de plusieurs terres.

L'aventure d'Arthur Mondelièvе permet de le prétendre. Malgré l'invraisemblance de quelques détails, elle invite spécialement l'esprit du penseur à envisager l'amplitude rayonnante des forces qui puisent en nous-mêmes la qualité très subtile de leur énergie, et l'on se trouve entraîné bientôt dans un vertige tel que l'Alighieri lui-même n'y eût pas retrouvé sa route.

En vérité, pour être contée convenablement, l'histoire que nous allons entreprendre requerrait le génie. Mais le génie est rare, malgré les encouragements de l'école primaire obligatoire et, d'ailleurs, notre ambition se veut borner à déchiffrer et reproduire les notes d'un extraordinaire mémoire écrit à rebours, la nuit de sa mort, par notre héros.

La nuit de sa mort ! Ah ! qui dira comment mourut ce Mondelièvе ?

Solitaire endurci, quoique sans mépris des hommes, il

avait pour demeure les romantiques débris d'un vieux castel. Il ne restait, hélas! qu'une tour à peu près intacte, au versant d'un coteau boisé, mais feu son oncle avait su naguère assez intelligemment l'accommoder aux nécessités immédiates d'une existence moderne.

Habile ingénieur un moment favorisé par d'heureux coups de fortune, cet oncle avait englouti le plus clair de ses ressources en des expériences d'aéroplanes et, romanesque à ses heures, avait un beau jour tout lâché, faisant la part du feu, pour venir s'installer dans ce coin forestier de province où sa femme quelque temps après devait mourir de spleen.

Arthur Mondelièvе héritait trois ans plus tard du domaine, dont il s'était passionné le premier, le jour des enchères, parce que l'aspect des lieux lui rappelait son pays natal, avec quelque chose de plus grave et de plus farouche.

Rétif, au reste, à toute occupation fixe, il ne rêvait, depuis l'éparpillement prématuré de ses quelques biens, que d'un tel exil. Volontiers s'était-il associé naguère aux recherches de l'oncle, et il avait une telle ardeur d'affronter le Mystère, que la science la plus hardie le laissait insatisfait. L'horreur innée des foules l'avait de bonne heure incliné vers une sorte de mysticisme raisonneur, où il y avait tout à la fois du doute, de la mélancolie orgueilleuse et un grand souhait de croyance. Il avait l'âme religieuse d'un prêtre, avec le mépris des hiérarchies factices et des disciplines extérieures. De sang breton par sa mère, il portait dans l'âme un goût de légende, qu'il tentait désespérément d'accommoder aux exigences moder-

nes d'une science précise. Cette humeur avait fait de lui un curieux précoce d'expériences occultes, un passionné des aventures de l'esprit.

A trente ans, méfiant de la femme qui le troublait jusqu'au malaise et dont il avait un peu souffert, il accepta de vivre seul parmi de vieux murs moisis, sans autre aide que le dévouement maternel d'une vieille nourrice.

Sa grande distraction était d'errer par les bois, de gravir les pentes, d'explorer les ravines pour la découverte imprévue de quelque perspective aux tons nuancés d'aube et de crépuscule.

Parfois il s'échappait, pour un court voyage, vers la montagne ou vers la mer ; mais ces fugues étaient rares et il préférait à toutes diversions de cet ordre les longues conversations avec les fleurs, avec les branches, avec les abeilles du jardin ou les oiseaux du courtil, quand il ne s'enfermait pas des journées dans la vieille tour où il avait installé, comme un moine alchimiste du moyen-âge, son laboratoire de sorcellerie.

Mais qu'importent ces détails ; et qui est-ce qui peut s'intéresser encore, par le temps où nous vivons, à de telles lubies ?

A quoi bon s'attarder aux mornes distractions d'un obscur Mondelièvc, si ce Mondelièvc n'a presque rien de commun avec les gens de son époque ? Et que peut bien apprendre au lecteur avide de s'instruire l'existence d'un homme peu soucieux de lier commerce avec ses contemporains ?

Ma foi ! que ce récit verse assez maladroitement le sopo-

rifique indispensable au repos de l'homme d'affaires, qu'il n'excelle guère à bercer la sieste alanguie de la mondaine et que notre personnage soit peu capable d'exciter la curiosité d'un esprit à la fois méthodique et frivole, comme tant de ceux que nous forge l'actuelle société, pourquoi le nierions-nous ? Nous n'avons pas songé pour une fois a créer un héros de roman à la mode, et notre Arthur n'est que le Don Juan du Songe.

Eh mais ! pourtant, lectrice avisée, vous allez dresser l'oreille. Arthur Mondelièvе faisait des expériences de succubat. Pour vous châtier d'avoir baillé sur les premières pages, nous ne vous les détaillerons pas..

Aussi bien, reportez-vous à notre titre et, l'ayant un instant médité, vous vous rendrez compte aisément que ce qui se passe *outre-terre* ne peut être que merveilleux. Et vous continuerez la lecture.

Donc Arthur Mondelièvе fut, un matin, trouvé mort et comme frappé de la foudre en son cabinet de sorcier, dont la fenêtre était ouverte. En vérité, s'il ne s'était rencontré près du cadavre un copieux mémoire où se trouvaient relatées toutes les circonstances dramatiques de cette mort, nous n'entreprendrions point d'en déchiffrer le mystère, mais il nous suffira de reproduire ici ce qui était écrit. Nous n'affirmerons même point que le mémoire révélateur fût de la main d'Arthur, car les caractères en étaient essentiellement différents de ceux qu'il traçait d'ordinaire. Ils étaient renversés, incohérents et comme fiévreux. Il nous messiérait, en effet, d'être accusé de croire aux esprits, et nous voulons, au surplus, éviter soigneusement toutes discussions dogmatiques, dans une matière qui ne vise

qu'à retracer des événements avec le plus de fidélité possible. Et pourquoi dogmatiser, quand on s'est aperçu que pour l'homme la nature ne peut manifester que des aspects perpétuellement variables ?

Mondelième également se refusait d'embrasser quelque système que ce fût, mais il en aimait échafauder et construire selon des rythmes dégagés de sa propre émotion ; car le jeu des possibilités lui donnait l'illusion d'être un créateur, à la façon du musicien qui assemble des harmonies ou de l'architecte qui calcule des résistances.

A certains moments son esprit s'illuminait ainsi de révélations soudaines, qui lui procuraient la joie prophétique des fondateurs d'empires. Et il lui arrivait d'aller droit devant lui sans savoir où, de préférence à travers bois, à la poursuite de quelque chimère de cet ordre. Les heures passaient, filtrées à travers les branches avec chaque rayon de soleil qui décline, et les premières ombres, mêlées aux suprêmes clartés du jour mourant, engendraient tout à coup des fantômes sous les pas du songeur; puis la lune se levait, impériale, avec son cortège d'astres, et Mondelième s'apercevait brusquement qu'il ne savait plus où il se trouvait. Il lui arriva ainsi, par un soir orageux et tout palpitant des clartés blafardes de l'horizon, de s'arrêter tout à coup loin des villages, auprès d'une source embusquée sous les saules et qui luisait en silence, comme une escarboucle, dans sa ceinture de pierres chevelues. La lune, que de folles nuées voilaient par intervalles et qui se penchait doucement à l'horizon comme pour écouter le conseil mystérieux des grands chênes, désigna soudain au chimérique voyageur

une forme assise, féminine et jeune, au bord de l'eau. Les yeux étaient levés, comme pour une interrogation muette, vers le ciel où n'apparaissaient que de rares étoiles.

Mondelièveallait respecter cette contemplation et se détourner vite ; mais à l'approche de son pas, la singulière apparition s'était dressée. Arthur eut devant lui une admirable jeune fille, très élégante et fort bien parée. Il en demeurait, de surprise, cloué sur place et ne trouvant rien à dire.

— « Par quel hasard, bégayait-il, par quel hasard ? » Il semblait Golaud devant Mélisande et, d'ailleurs, il savait son Mæterlinck, d'où il put induire aisément que la littérature a parfois du rapport avec la réalité. La demoiselle eut un rire sonore qui acheva de déconcerter notre Mondelièvc. Les yeux d'une jeune fille au fond d'un bois, le soir, pourraient-ils être autrement que pleins de larmes. Et elle riait ! Le mystère n'en était que plus complexe.

« Cependant ? » faisait Mondelièvc.

Enfin la musique d'une voix virginale consentit à préciser la situation.

— « Oh ! dit-elle, ne me prenez ni pour nymphe, ni pour fée. Je n'ai rien de surnaturel. »

— « Une apparition de la Vierge ne doit pas se présenter autrement, je vous jure ! » balbutia Mondelièvc.

— « Peut-être. Mais je ne suis pas la Vierge, ou, si je le suis, c'est à mon insu. Je suis partie droit devant moi, après des malheurs impossibles à dire et j'ai dépensé, il y a huit jours déjà, mon dernier sou. »

— « Mais vous riiez : vous riiez, tout à l'heure ? »

— « Ne faites pas attention. Je deviens peut-être un peu folle. Ah ! j'ai tant souffert. Pourriez-vous me dire quel jour nous sommes ? »

— « La veille de Toussaint, je pense. N'avez-vous pas entendu les cloches des villages ? »

— « Je croyais n'ouïr que le bruit de l'eau en cascade sur les pierres. »

La lune, personne frileuse, s'étant tout à coup dissimulée derrière les draperies qui fermaient l'horizon à l'ouest, par delà les futaies, l'obscurité s'accrut.

— « Vous ne pouvez pas rester ici ? » articula Mondelièva.

— « Mon Dieu non. Dès que l'étoile aura reparu, je continuerai ma route, » fit étrangement la jeune personne.

— « Quelle étoile ? » interrogea malgré lui Arthur. »

— « L'étoile qui me guide depuis mon départ et que je regardais chaque soir avant de m'endormir, par la fenêtre de ma chambre, au temps des richesses. »

— « Que sont devenus vos parents ? Vous les avez fuis ? »

L'extraordinaire voyageuse eut un sursaut brusque de tout le corps. Mondelièva ne lui voyait presque plus le visage ; mais les yeux brillants le fascinaient.

— « Je déteste les curieux, répliqua-t-elle, et il me déplaît que l'on accuse. Les curieux sont des médisants, et ceux qui se mêlent de juger veulent trouver des coupables. Le coupable, c'est le destin. Mon père s'est suicidé après la ruine ; ma mère est morte de chagrin. Voilà. Le cas n'est pas rare. Le reste me concerne seule. »

La lune incontinent reparut, auréolant d'un halo d'or le front de la jeune femme.

— « Vous êtes belle. Voulez-vous venir avec moi ? » offrit spontanément Arthur que tourmentait un trouble extrême.

— « Pourquoi ? Si vous avez déjà une femme chez vous, elle doit suffire ; une de plus n'amènerait rien de bon. Si vous avez jusqu'ici vécu seul, ne regrettez pas d'être resté sage. Au reste, pensez-vous que j'aie eu besoin de m'exiler jusqu'ici pour trouver un amateur ? ,

— « Certes non, » balbutiait Mondelièvе, tout à fait décontenancé.

« Cependant, ajouta-t-il, mes intentions sont pures, absolument pures, croyez-le bien. »

— « A la bonne heure. Si vous allez de mon côté, nous pouvons, sans inconvénient, faire route ensemble, » acquiesça la jeune femme,

— « Mais de quel côté ? »

— « Du côté de l'Etoile ».

— « J'irai par où vous irez.

— « Au fait, votre rencontre m'ennuie assez, fit brusquement la demoiselle. Si je me suis résolue à ne voyager que de nuit, ce n'est pas pour l'amour de mes semblables, ni pour l'agrément que l'on peut trouver en leur compagnie. »

« Que nul ne porte la main sur moi ! »

Et Mondelièvе, effrayé, vit étinceler la lame brillante d'un poignard subitement tiré du fourreau, non pour frapper, mais pour avertir.

Tout intrigué qu'il fût, il allait prendre le sage parti de s'éloigner seul, quand le rire de cristal tinta de nouveau aux lèvres fraîches de l'étrange créature.

— « Ah ! qu'importe dorénavant ! » reprit-elle.

Et elle jeta l'arme dans la fontaine, qui s'ouvrit blessée comme une chair.

— « Allons, emmenez-moi ! J'ai idée que vous êtes un brave homme. »

Côte à côte, Mondelièvе et son incompréhensible compagne s'engagèrent sous les branches du chemin creux qui gravissait la colline et au bout duquel, dans la trouée lumineuse, luisait l'étoile.

Ils parvinrent en silence au bord d'une vaste clairière pierreuse, où croissaient seuls de rares ajoncs et que ceinturaient des taillis de bouleau.

Mondelièvе ne se reconnaissait toujours pas. Ils allèrent, pénétrant à nouveau sous bois, dévalèrent à pic parmi des pins tordus, agrippés à flanc de coteau, atteignirent un ruisseau où buvaient des chevreuils, découvrirent un vieil étang qu'ils durent contourner, et tout à coup distinguèrent dans le vent un chant de cloches, qu'Arthur reconnut. Une heure plus tard, devant un grand feu allumé précipitamment dans la vieille tour par les soins du maniaque se réchauffait la jeune femme dont les pieds saignaient.

Elle était singulièrement belle, et Mondelièvе la considérait à genoux, ivre d'un sentiment qu'il n'avait fait qu'imaginer jusque là.

— « Vous devez avoir faim : je vais vous offrir ce qui me reste, en attendant le jour ».

— « Je n'ai besoin de rien. Je suis bien ici. Cette flamme est douce ».

— « C'est insensé ! Il faut manger. Ensuite, je vous montrerai votre chambre. Je vais faire préparer un lit ».

— « Un lit ! Non, non, pas de lit ! Est-il possible que je sois entrée chez un homme ? »

Elle dit, et de longs pleurs se mirent à rouler sur des joues splendides.

— « Mais vous n'allez pas passer la nuit sur cette chaise ? » insistait encore Arthur de plus en plus désorienté.

« Quand le lit sera prêt, je vous laisserai seule ; je quitterai la tour. Ma chambre est à l'autre bout de la demeure ».

Cependant les larmes ne cessaient point.

— « Ah ! tout est inutile maintenant. Laissez-moi ; laissez-moi ! Ne vous apitoyez pas », bégayait entre deux sanglots la singulière créature.

— « Qu'avez-vous donc et quel désespoir ? » interrogeait anxieusement le pauvre homme.

Lentement les beaux yeux d'azur se relevèrent et rencontrèrent les siens dans leur détresse infinie.

— « J'ai pris du poison. Je vais mourir ».

A ces mots terribles, Mondelièvе se sentit le cœur traversé comme d'une lame assassine.

— « Mais ce n'est pas possible. Attendez. Quel poison avez-vous pris ? J'ai là des remèdes. Je suis un peu médecin. Laissez-moi faire », bégayait-il, hagard.

— « C'est la mort lente. Il n'y a rien à tenter, rien,

rien ! Ah ! faites-moi seulement du feu ! J'ai froid. Vous êtes bon », articulait à son tour la jeune femme, étrangement pâle maintenant.

Mondelièvе approcha précipitamment un canapé, la força de s'y étendre, prépara au hasard des contre-poisons, activa fièvreusement la flamme autour des bûches de hêtre entassées dans l'âtre.

Maintenant, la femme chantait une sorte de mélopée déchirante, durant que ses yeux lumineux suivaient obstinément, par la fenêtre sans rideaux, le déclin de la chère étoile.

Quand celle-ci eût disparu, le chant cessa, les yeux se fermèrent et le corps devint inerte.

Nulle parole, en dépit des efforts d'Arthur, ne sortit plus des lèvres serrées. A l'aube, la mort était là. Tout le jour, Mondelièvе s'exténua de soins inutiles, entrecoupés d'extases par devant la surnaturelle beauté blonde de la Morte. Il essaya tout ce qu'il savait, dans l'attente d'un médecin qu'il avait fait prévenir et qui ne vint que tard dans la nuit.

Rien n'agit, parce que rien ne pouvait plus agir.

Arthur Mondelièvе ne connut jamais cette femme, qui était venue expirer chez lui de si incompréhensible façon et pour laquelle, dès le premier instant, il avait voulu mourir lui-même.

II

L'Ame-Sœur.

La nécessité d'une autopsie légale déchira le cœur du philosophe épris. Avant d'abandonner le cadavre au scalpel des médecins, il tint à photographier la morte, au front de qui semblait persister comme une auréole de lumière surnaturelle. Il la radiographia même, pour être sûr que cette dépouille adorable était bien celle d'une personne humaine et possédait un squelette.

L'autopsie révéla qu'elle était vierge, ce qui fit sourire les graves docteurs. Le visage et le corps tout entier annonçaient vingt ans. Quant au poison, il parut que l'inconnue n'avait pas menti, mais il fut impossible de déterminer la nature du toxique.

De plus en plus une idée mystique s'accrochait aux réflexions d'Arthur, pourtant nourri de scepticisme scientifique, mais tout pétri par hérédité de religiosité native.

— « Si c'était la Vierge elle-même, elle n'aurait pu m'apparaître autrement. »

Les obsèques eurent lieu, et Dieu sait quelles interprétations saugrenues la médisance paysanne sut tirer de la tragique aventure. A belles dents, l'innocent Mondeliève eut à se laisser déchiqueter.

— « Qui l'aurait cru ? Le pâle satyre cachait une femme chez lui, une toute jeune femme. Après le caprice, la mort. On empoisonne la créature. Et il se trouve des co-

quins de docteurs diplômés pour déclarer qu'elle était vierge ! »

— « Vas-y voir, Gros-Jean. Faites rouler l'argent. Le criminel peut courir. On ne l'arrêtera pas. Comme tout est pourri, tout de même, pourri, pourri ! »

Et les langues de se délier à l'envi. Herseurs des dernières semailles s'appelant d'un champ à l'autre, marchands accoudés aux tables du cabaret, commères assemblées soir et matin au seuil des portes, chacun, chacune exerçait sa perspicacité à découvrir les dessous possibles de l'aventure.

Mondelièvе, cependant, était bien tranquille : il n'entendait rien. Une fois seulement, la vieille gouvernante était venue, toute en larmes, lui narrer quelques-uns des stupides racontars qui amassaient contre le philosophe la rancune des villages, mais il ne l'avait pas laissé achever.

Au reste il ne quittait guère plus la tour, où semblait demeurer pour lui l'âme de la morte. Les journées se passaient à méditer les plus abstrus problèmes de l'occultisme et, par des purifications sans nombre, il se préparait à tenter rituellement la grande évocation des Mages. Tour à tour le tenace esprit d'Arthur demeurait tendu sur Cornélius Agrippa et Paracelse, sur Stanislas de Guayta et le singulier Eliphas Lévy. Violemment le requérait en même temps l'étude des états subtils de la matière, selon les plus récentes perspectives de la science moderne.

A l'aide d'une puissante lunette astronomique et grâce aux plus minutieuses inspections de l'analyse spectrale, il s'acharnait à scruter le mystère de l'Etoile où l'incon-

nue, en expirant, avait encore les yeux fixés, comme si les rayons de l'astre eussent aspiré l'âme de la moribonde.

Et il rêvait d'un appareil extra-sensible, capable de surprendre et de mesurer les radiations les plus ténues, les ondes les plus brèves et les plus fréquentes, les vibrations les plus éthérées, des quintessences infinitésimales de rayons N. Ensuite, par un système approprié de réfractions successives, et d'interférence en interférence, il se proposait d'augmenter à volonté l'amplitude des vibrations, tout en respectant leur nombre, en sorte que la substance fût tour à tour à même de reproduire, selon la série hiérarchique de ses aspects entrecroisés, depuis les mouvements élémentaires les plus ténus jusqu'aux états solides les plus denses.

Les divers modes de propagation de ces énergies, les déviations dont elles sont capables, en présence d'aimants spéciaux et puissants, renforcés de vitalité humaine, il les connaissait parfaitement, et il était parvenu à d'insoupçonnées décompositions dans le domaine des rayonnements extra-subtils. Il avait mesuré des vitesses atomistiques d'un milliard de kilomètres à la seconde ; il s'agissait maintenant de varier à volonté ces vitesses, de les graduer selon une gamme dont l'échelle musicale pouvait fournir le plan. Il avait opéré sur des longueurs d'onde au cent-millionième de millimètre, sur des vibrations d'un sextilion à la seconde ; il lui importait désormais de pouvoir à son gré en accélérer ou ralentir le rythme. Il voulait, coûte que coûte, atteindre le *potentiel* pur, la protyle spirituelle élémentaire et rejoindre les deux extrémités du circuit créateur, dont le pôle positif est matière féminine

ou forme virtuelle et le négatif énergie ou mouvement initial.

A ce titre, il était heureux qu'un sentiment inattendu et transcendant, auquel il ne pouvait donner d'autre nom que celui d'amour, fût venu augmenter tout à la fois son désir et ses moyens d'investigation. A force d'appeler à soi les énergies supra-humaines, la révélation se présentait. Quoi qu'il dût advenir, il appartenait à sa Recherche, corps et âme.

Au fait, songeait-il, est-ce que toutes les puissances de la nature ne sont pas organisées selon le sexe. Que sont les systèmes d'astres évoluant à travers l'étendue sans limites, sinon des pistils solaires entourés de leurs étamines, les terres, où la vie se charge de filtrer, à travers ses organismes multiples, les énergies fécondantes de la matière? Et l'infiniment petit est analogue à l'infiniment grand ; car, ainsi que l'enseigne la *Table d'Emeraude*, « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ».

Ainsi les ions et les électrons se comportent, au sein des molécules chimiques, à la façon des systèmes solaires de l'espace étoilé. Ce que le sperme est à l'ovule, les électrons le sont en même temps par rapport aux ions qui les absorbent.

Ainsi la dissociation radique des espèces minérales les plus fixes était devenue un jeu pour l'obstiné chercheur, et il avait réussi plusieurs sortes de transmutations.

Une chute d'eau abandonnée au bas de la colline où s'élevait la tour fournissait l'énergie nécessaire à ces expériences compliquées. Il lui fut facile de redonner à

l'image de la morte, fixée naguère, comme on sait, par la photographie, toute une vie factice et frappante.

Mais il voulait mieux : il lui fallait la vie réelle, essentielle.

Longuement il médita sur les recettes alchimiques et ne se fit pas faute d'observer scrupuleusement plusieurs rituels destinés à lui procurer les avantages d'une médiumnité consciente, dont il pourrait suivre à son gré les progrès sur ses écrans magnétiques, perfectionnés et phosphorescents.

Dans son esprit, en effet, les espèces vivantes de la planète et en particulier l'organisme humain n'avaient d'autre mission que de transformer en spiritualité divine les énergies atomiques empruntées à la nourriture matérielle et dissociées par le mouvement de la vie. Non seulement il avait calculé la date possible de l'extinction de la matière ou plutôt de sa sublimation ; mais il faisait couramment intervenir dans ses calculs la perte progressive de gravité qui pouvait résulter pour une planète telle que la Terre de *l'évaporation spirituelle* produite à sa surface par le labeur humain.

Convenablement agrégée par l'effort des esprits supérieurs autour des idées rédemptrices, cette évaporation mystérieuse en allée vers les espaces dessinait déjà les orbes de systèmes nouveaux. Des interférences naissaient, des polarisations se produisaient et la neutralisation en un point des énergies contraires accourues de toutes les directions de l'infini reconstituait plus tard de la matière, une autre matière.

Et tout cela n'était que la circulation vitale d'un orga-

nisme immense, d'un Superhomme colossal aux membres duquel les soleils tenaient lieu de molécules.

La comparaison des triades bardiques et de l'Apocalypse avait suscité dans l'esprit de Mondeliève une révélation inattendue, et il avait conçu tout à coup le triple cycle des existences depuis l'état infra-humain jusqu'à l'état céleste, s'adaptant à la conception catholique d'un Enfer et d'un Paradis, en conformité des quatre éléments qui organisent la Substance du monde. Une hiérarchie principielle des âmes lui était ainsi apparue évolutivement, sous le quadruple symbole des animaux emblématiques dont le Sphinx d'Egypte assemble en lui les significations : Le Taureau, le Lion, l'Aigle, l'Homme, compagnons retrouvés près des Evangélistes et qui semblent commander chacun un bras de la Croix rédemptrice. Nées de l'Abîme et du Feu (*Annoufen*, disaient les Druides) les âmes primaires, qui sont comme le désir épais des choses, effluves trompeurs, suspectes radiances, émanations fangeuses de la terre, entraînent avec elles tout ce qui se laisse tenter et il y a ainsi, par châtiment et supplément d'épreuve, beaucoup de secondes naissances qui comportent un retour au sein de la vie matérielle infime, faite d'angoisse obscure et sujette à la mort (*Abred*). Telles sont les fermentations qui débutent au sein des minéraux et qui doivent particulièrement s'accomplir à travers les ignitions tumultueuses des astres non refroidis, ou même en tout cas parmi les déchets d'existence qui s'amoncellent à la surface de la planète. Emergées à fleur de l'*Abred* druidique, ces âmes inférieures habitent bien en réalité l'étang de feu signalé par l'Apocalypse, puisqu'elles sont à

la merci des forces radiantes et physico-chimiques de qui dépendent toutes fermentations vitales. A l'état supérieur, *Gwinfyd*, les âmes gouvernent ces forces et les ont à leur service ; alors elles sont devenues de feu pour actionner la terre et non plus de fange pour être à la merci du feu. Les âmes secondaires qui évoluent depuis l'animalité jusqu'à l'Homme et au delà naissent de l'eau et s'entretiennent de l'air, pour l'acquisition progressive, dans la liberté, disent les Triades, « de la Science, de l'Amour et de la Force morale », qui sont les biens célestes par excellence. Les âmes de feu traversent subtilement tous obstacles de matière et ne se connaissent plus de limite.

Elles ont reconquis, à force de conscience, leur génie primitif, leur *àwen* et vivent en Dieu, sans mal ni besoin, à travers l'éther astral. Elles actionnent le magnétisme cosmique des mondes glacés, où toute chaleur s'est transmuée en lumière et où l'amour s'est fait sagesse. Elles se meuvent au sein des principes directeurs de l'Univers, comme des forces bienfaisantes et régulatrices. Elles constituent la virtualité christique et rédemptrice du Paradis.

Ainsi Mondelièvc avait pressenti que la mission du Dieu fait Homme devait se clore sur la terre par l'effort conscient de l'Homme fait Dieu. A cet avènement, ici-bas ou ailleurs, il se préparait, sûr déjà d'être immortel.

Ce que les esprits d'élite ont appelé inspiration lui semblait répondre à une aspiration mystérieuse exercée d'en haut par une hiérarchie supra-humaine de puissances bienfaisantes, constituant autour de la Terre une sorte d'atmosphère agissante et divine.

La génération progressive d'un Peuple élu se trouverait

ainsi fomentée en conformité de conditions cosmiques ou planétaires plus ou moins favorables, par l'intervention de ces spiritualités médiatrices. Mais comme il n'est pas de loi dans la nature qui puisse être transgressée ou violentée, ces naissances terrestres d'âmes élues ne pourraient se produire qu'au contact d'atavismes convenablement sélectés au long des siècles. Tels milieux ethniques lointainement métissés de plusieurs espèces humaines, fécondés d'expériences sensorielles multiples qu'auraient favorisées les dispositions colorées du paysage, les luttes séculaires, les goûts ancestraux, seraient particulièrement désignés pour fournir le contingent divin de l'Humanité en plus-value d'avenir.

Il y a ainsi une Celtide supérieure qui est la Gaule idéale et rédemptrice, parce qu'il y a çà et là, mais surtout parmi les terroirs réputés gaulois, des lieux dont la configuration, le climat et l'atmosphère sont propres à susciter le Rêve celtique. Ainsi les émigrants de Gaule s'y fixèrent eux-mêmes plus volontiers aux siècles d'expansion colonisatrice ou simplement aventureuse.

La terre par les filtrations de lumière magnétique que ses aspects provoquent recrée sans cesse le type racique ; spirituellement et formellement s'exerce son action sur l'habitant à cause des métiers qui engendrent les attitudes, les voix, des nécessités qui font naître les habitudes corporelles, des affinités qui suscitent les goûts. Par là même se trouvent amorcées vers en haut les directions qui doivent entraîner dans l'Invisible les communions suprêmes. Mais il ne peut exister sur la terre qu'un peuple unique de cette sorte : il est la tête de l'Humanité

planétaire, comme d'autres en sont la poitrine ou le ventre. Et il se reconstitue d'époque en époque, à l'écart des gouvernements, comme une fraternité universelle dont chaque membre a mission de se découvrir librement soi-même.

L'étude des Triades bardiques, la lecture de Dante et des Romans de la Table-Ronde, la méditation du Promethée avaient induit Mondelièvе à se croire une vocation de cet ordre.

En de telles visions cosmiques, l'orgueilleuse pensée du Chercheur prenait parfois le vertige ; mais elle se reconquérait vite par la pratique précise des expériences de détail méthodiquement poursuivies.

Entre la recette hermétique de Jean d'Espagnet et le procédé de fragmentation utilisé par les inventeurs du radium, il avait depuis longtemps découvert de surprenantes analogies. Il n'en avait pas fallu davantage pour l'encourager à chercher l'interprétation définitive de tous les écrits symboliques du Moyen-âge et de l'Antiquité, concernant le Grand Art sacerdotal, depuis la Genèse de Moïse et le mythe d'Osiris jusqu'à l'*Amphitheatrum sapientiœ œternœ* et à l'*Aurea Catena*, en passant par les Prophéties d'Ezéchiel.

Mondelièvе s'était trouvé entraîné vers l'Alchimie par des réflexions personnelles, par une divination méditative de faits inopinément constatés et classés. Et tout de suite il avait compris la parole des maîtres enseignant que la recherche du Grand Œuvre ne saurait avoir pour objet de contrarier la Nature, mais d'en accélérer la marche par un art approfondi et mathématiquement ordonné avec foi.

Car la foi seule engendre une atmosphère de vie et de création.

Explorant un jour des tourbières, Arthur avait pu remarquer comme, en un dépôt primitif de silice marécageuse où croissent des herbes aquatiques, la pourriture aidée d'orages fait éclore l'hydrogène carboné, puis le soufre. Et il avait songé que ce dernier corps n'était peut-être qu'un agrégat de gaz des marais fortifié d'ozone, dont il garde la double odeur.

Que l'action magnétique de la terre soit plus prolongée ou différente, que des arbres se trouvent par exemple ensevelis dans l'argile humide, et le fer, proche parent du silicium, comme en témoigne la comparaison des poids atomiques, va imprégner les cellules végétales pour les minéraliser. Au bas des pentes marécageuses qui marquent le lit des tourbières se vont agréger des pyrites. Et ces pyrites invariablement contiendront de l'or.

Pourquoi, songeait Mondeliève, ne pourrait-on dans l'*athanor* faire germer et multiplier les ferments minéraux développés par la Nature dans la vase des vieux étangs, à la faveur d'effluves électriques et d'une chaleur mathématiquement appropriée et graduée.

Une autre fois visitant une carrière de phosphates fossiles, Mondeliève ne pouvait s'empêcher de penser que ces dépôts avaient été engendrés par une germination particulière due à la putréfaction de poissons servant de levain. Mais que les habitants de la mer aient pu venir s'entasser en assez grand nombre aux fissures du roc pour constituer ces réserves phosphoreuses, ou que le feu central ait pu les faire naître par insufflation à travers les

couches de carbonate de chaux, Arthur ne pouvait l'admettre. De même il lui semblait illogique de croire à la formation des houilles terrestres par enfouissement pur et simple de primitives et gigantesques forêts ; bien plutôt inclinait-il à penser que la décomposition des matières végétales avait été le levain d'une prodigieuse germination carbonée.

Après cela il s'était remis à déchiffrer Moïse, Ezéchiel l'Apocalypse, et Cornélius Agrippa. Il avait expérimenté tour à tour sur des déchets animaux et sur des débris végétaux, sachant que la matière première de l'œuvre au dire des initiés, est de nulle valeur et que tout le succès de l'entreprise réside dans la conduite scientifique et intuitive. Les forces vitales de tout ordre n'opèrent-elles pas à chaque instant les plus invraisemblables transmutations. D'où vient le carbonate de chaux dont la poule doit former la coquille de ses œufs, quand elle ne gratte que du sable ?

Et voilà notre Mondelièvе, dans le but unique de reconquérir l'Ame-Sœur envolée, acharné à la confection de la Pierre philosophale.

Mais de ce nouvel or hermétique, la matière, selon la règle qu'il s'était assignée au bout des premières expériences, ne devait être empruntée qu'aux rayons de l'Etoile mystérieuse convenablement combinés avec ce qui avait pu être fixé par la photographie du corps astral de la morte.

III

Le Rite maudit.

Arthur Mondeliève ne pouvait échapper longtemps à la méchanceté des hommes.

Par un matin de juin, clair et sonore, avec des guirlandes de lumière aux feuillages, le Philosophe était accroupi sur son lit dans une couverture de laine blanche, dont l'un des coins lui retombait en triangle sur le front. Il se livrait à son expérience quotidienne de psychométrie. Placée au milieu de l'appartement et convenablement orientée, la couchette en bois de cèdre s'enveloppait d'un triple cercle tracé au charbon sur le parquet, parmi des signes cabalistiques et des noms hébreux. Une chaîne de fer aimanté en faisait également le tour et se reliait à des fils conducteurs, dont l'extrémité allait se perdre en spirale au fond d'un grand vase de cristal plein d'eau pure. Au-dessus de ce vase, trois miroirs concaves, disposés en quart de cercle et que l'opérateur pouvait apercevoir en face de lui en levant la tête. Un peu d'encens avait brûlé et, par intervalles, un orchestre électrique placé dans le mur faisait entendre en sourdine des motifs de *Parsifal*.

Doucement on frappe à la porte ; mais Arthur est plongé trop avant dans sa méditation pour entendre. On refrappe. Cette fois le Philosophe a tressailli ; mais il reste muet ; car le rythme respiratoire auquel il s'astreint est des plus pénibles et, voulut-il parler, la voix s'arrêterait au fond de sa gorge crispée.

Pour la troisième fois, mais plus fort, on heurte le lourd vantail de chêne.

— « Qui est là ? » sursaute Mondelièvc.

— « Ami » répond une voix d'homme.

— « Mais je ne suis pas levé ! — Dites moi votre nom. »

— « Le curé. »

— « Mille pardons ! Je suis à toi. »

Ce prêtre matinal était, en effet, le camarade de jeunesse d'Arthur, l'un des rares avec lesquels la pratique de l'existence ne l'eût pas brouillé. Séparés un instant par leurs directions différentes, ils avaient été heureux de se retrouver dans le même obscur village, encore que l'Abbé Martel crût prudent de distancer ses visites à la tour, à cause de la défaveur où il était tenu d'avance à l'évêché pour ses tendances modernistes.

— « Si quelque œuvre te retient que je ne dois pas interrompre, tu es libre de me laisser à la porte », reprit à travers le trou de la serrure la voix grave du nouveau venu.

— « Non pas ! » fit avec élan Mondelièvc, après avoir rejeté sa draperie blanche et passé en hâte un vêtement léger, très simple, en façon de simarre, de la couleur planétaire du jour, le vendredi.

Bientôt l'abbé, maigre et voûté, portant toute sa barbe, avec des yeux verts très perçants sous d'épais sourcils noirs, était introduit dans la chambre.

Malgré l'encombrement d'objets hétéroclites qui la garnissaient, il ne manifesta point de surprise.

D'un geste un peu solennel, il tendit au Philosophe un paquet plat enveloppé de crêpe, que Mondelièvc saisit

avec un frisson mal réprimé, pour l'aller déposer ensuite sur une sorte d'autel couvert d'étoffe blanche et situé près des miroirs, à l'orient.

— « Tu trouveras sur le portrait trois hosties, fit l'abbé d'une voix qui n'était qu'un souffle. Maintenant, je me retire. »

— « Pourquoi si rapidement ? »

— « Si j'étais surpris en ce lieu, mon cher sorcier, le pain me serait tôt arraché de la bouche. »

— « Oui, je sais le danger que tu cours et ton dévouement obstiné à la grande cause humaine. Merci pour moi.

— « D'ailleurs, mes pauvres m'attendent et j'ai aussi un enterrement. »

— « Mais encore ? insistait Mondelièvе, qui alla refermer la porte et pousser le verrou. Je veux te pressentir sur une expérience. »

— « Laquelle ? » articula le prêtre en se rapprochant.

— « Je veux tenter l'évocation. Si elle ne réussit pas demain, jour de la Saint-Jean, et malgré toutes les macérations auxquelles je me soumets, je reprendrai l'opération le jour même de l'anniversaire funèbre, à la Toussaint.

Je voudrais pouvoir compter sur toi ; car, pour la grande épreuve magique, trois êtres vivants sont nécessaires. Tu m'assisterais et le ternaire rituel serait complété par le chien, mon dévoué Nostradamus. Peux-tu accepter ? Ce serait la nuit. »

— « Je tâcherai. Tu sais comme je suis passionné de mystère. Ah ! l'Eglise fait bien ce qu'elle fait. Toute autorité spirituelle porte ombrage à son pouvoir et elle

l'écrase. Ici-même, quoique tu te croies indépendant, elle peut t'atteindre.

Si jamais tu réussis à retrouver le secret de l'Or, garde-toi bien ; je t'avertis.

Tu as lu l'histoire, tu sais ce que furent les Templiers, les Alchimistes.

Tu as déchiffré les mystérieux hiéroglyphes sculptés aux murs des premières cathédrales ; mais ce que tu ignores, c'est le grand secret des archives du Vatican, les raisons profondes de la persécution méthodique exercée contre tout ce qui tendait à émanciper l'esprit de la lettre.

Un jour les chefs de l'Eglise romaine parvinrent à corrompre l'un des adeptes, un maître de la Doctrine et, s'étant saisis de son secret, ils jurèrent d'anéantir tous ceux qui dorénavant feraient œuvre magique. Ils croyaient ainsi pouvoir s'assurer l'exclusive possession d'une puissance unique et terrible. Ils ont détruit autour d'eux la Science sacrée ; mais celle-ci les fuyait en même temps, car il est interdit aux véritables adeptes de travailler pour eux-mêmes. S'il leur est permis de produire des richesses, ils doivent rester pauvres. »

— « Sachant cela, observa doucement Mondelièvе, pourquoi es-tu demeuré prêtre ? »

— « Parce que les symboles catholiques sont les seuls où soient enfermées les significations les plus hautes, parce que j'espérais toujours pouvoir en retrouver la clef, parce que l'Eglise est un Temple parfait dont le dôme seul est obscur et ne laisse plus passer la lumière. Pour en rebâtir un nouveau, il faudrait être né prophète ou Messie. Je n'étais ni l'un ni l'autre. »

— « Mais tu aurais pu rester libre ; éviter les humiliations de la discipline ? »

— « C'est une épreuve comme une autre. Mais rien ne dit que je mourrai prêtre. »

— « A la bonne heure ! »

— « Au point de vue canonique romain, je suis déjà un sacrilège : la preuve en est là sur ce meuble. »

— « Oui ; mais le laboratoire est une tombe. Nul n'y entre excepté toi. »

— « Je le sais. Je ne suis pas inquiet de ta discrétion. »

Des pas retentissaient dans le corridor. Un poing pesant ébranla soudain toute la porte, dont le verrou claqua.

Les deux amis s'entreregardèrent avec une sorte d'effroi.

— « Au nom de la Loi, ouvrez ! »

Abasourdi, Mondeliève courut au paquet couvert de crêpe et le fit disparaître dans une sorte de coffre-fort placé au chevet du lit et dont il prit la clef.

Le prêtre avait ouvert l'unique fenêtre et, s'étant commodément assis dans l'embrasure, le dos appuyé contre le coffre-fort en question, s'était mis à lire son bréviaire pour mieux dissimuler son inquiétude.

La sommation d'ouvrir fut réitérée deux fois encore et Mondeliève ne se décidait toujours pas.

Mais quand retentirent les premiers coups de marteau destinés à détruire la solide fermeture, il avait enfin repris possession de lui-même.

— « Inutile de vous donner tant de mal ! articula-t-il fortement. Je vais tirer le verrou. »

Trois personnes entrèrent : un juge, son greffier, un gendarme.

— « C'est vous, dit incontinent le magistrat, en dévisageant le Philosophe des pieds à la tête, qui êtes Arthur Mondelièvé ? »

— « En personne ! » fut-il répondu sans emphase.

— « Tenez-vous à notre disposition. Nous allons perquisitionner. »

— « Mais quel crime ai-je commis ? Expliquez-moi ! » balbutiait le Philosophe atterré, hagard.

— « Vous êtes accusé d'empoisonnement », répondit sévèrement le magistrat.

— « Mais qui aurais-je pu empoisonner, mon Dieu ? s'écria Mondelièvé. Je vis seul avec une gouvernante que je n'ai jamais quittée. »

— « N'est-il pas venu ici, un soir, une jeune fille qui mourut dans la nuit ? Ce décès fut attribué par vous à l'absorption volontaire d'une substance toxique, dont vous déclarâtes ignorer la nature. On vous crut. Mais, depuis lors, d'autres renseignements plus précis sont venus éclairer la justice. »

— « Mais que peut-on révéler d'une chose qui n'a jamais été ? »

— « Ces fioles ? M'expliquerez-vous ? » fit le juge en se dirigeant vers une étagère. « Nous allons les saisir. »

Bientôt tout l'appartement fut mis sens-dessus-dessous.

Ecroulé sur un vieux fauteuil, Arthur Mondelièvé pleurait ; mais le prêtre ne bougeait point et lisait toujours son bréviaire.

— « Pardon, monsieur l'abbé, nous allons vous déran-

ger un peu, fit tout à coup le greffier qui avait avisé le coffre-fort et qui tenait à manifester quelque zèle devant son supérieur.

Le curé Martel se leva solennellement, ferma son bréviaire et s'accouda sur l'appui de la croisée où s'accrochaient des pampres.

— « La clef ? » interrogea le magistrat en se tournant vers Mondelièvе.

— « Elle est justement égarée, bégaya celui-ci. »

En pareil cas, nous aurons le regret de briser la fermeture, fit durement le juge.

« Gendarmes, acheva-t-il, appelez le serrurier. »

Le serrurier qui attendait debout dans la pièce voisine, s'avança muni de ses marteaux et de ses burins. Mais il ne put forcer la porte d'acier fin.

— « Laissons cela, dit le juge impatient. S'il est besoin nous reviendrons avec de meilleurs outils. »

A ce moment, l'abbé Martel fit volte-face et s'adressant au magistrat :

« Pardonnez-moi, dit-il, Monsieur le Juge, de ne pas m'être retiré.

Arthur Mondelièvе est mon meilleur ami et je puis répondre de sa parfaite innocence. »

— « Nous ne demandons pas mieux que de vous croire, Monsieur l'Abbé, repartit poliment le juge ; mais nous sommes forcés d'exiger des preuves. »

— « J'en ai », articula simplement le prêtre.

— « Lesquelles ? »

— « Pour vous les livrer il me faudrait rompre le secret d'une confession. »

— « Je ne saurais vous y contraindre. Au surplus, Monsieur l'Abbé, vous pouvez attendre, avant de parler, que l'inculpation soit avérée. »

— « Mais vous allez faire mourir de chagrin un honnête homme, dont le seul tort est de s'être passionné pour ses recherches d'ordre transcendant et spécial.

Ah ! qu'importe si je suis plus tard obligé d'abandonner mon ministère. Je vais parler tout de suite.

Ecoutez, Monsieur le Juge. Il y a en ce moment au presbytère que j'habite un cercueil. Le père de la jeune fille, que l'on accuse faussement Mondelièvе d'avoir empoisonnée, s'y trouve couché. Cet homme est arrivé chez moi avant-hier, hâve et défait, les vêtements déchirés et souillés de la poussière d'une longue route.

Il m'a tout confessé de sa misère.

Sa famille le croyait suicidé. Ruiné par des spéculations malheureuses, il était sorti la nuit avec la résolution de se précipiter dans l'un des fours brûlants de son usine de métallurgie.

Les gardiens de nuit sont renvoyés ; une lettre explicative est restée dans la chambre déserte ; mais le courage lui manque à l'instant suprême. Il fuit, il fuit droit devant soi, la tête perdue d'horreur et de désespoir.

Il marche des jours et des jours. Et tout à coup, dans une grange où il s'est abrité, une vision terrible l'avertit que sa femme et sa fille sont mortes d'abandon. Alors le remords l'envahit. Lui qui ne croyait à rien, pénètre dans la maison d'un prêtre, implore l'absolution J'ai consolé ce malheureux. Et tout à coup, j'ai songé à la jeune fille recueillie un soir par Mondelièvе et que j'avais enterrée.

J'avais une photographie, la même figure que celle-ci :

Ce disant, l'abbé Martel désignait un cadre entouré de crèpe en face du lit. Le juge acquiesça d'un signe.

— « Je la présente au désespéré, poursuivit le prêtre, et ce fut sans doute erreur grave de ma part. A peine eût-il jeté les yeux sur le portrait qu'il s'écroula par terre, frappé d'apoplexie foudroyante. Je dois l'enterrer aujourd'hui même. »

Le curé se tut.

Le juge répondit en clignotant :

— « L'histoire est étrange, en effet ; mais que nous prouve-t-elle ? »

— « Elle vous prouve que Mondelième n'a pas pu empoisonner la jeune fille, répartit l'abbé, car elle était chez lui depuis trop peu de temps pour qu'il ait eu intérêt à la supprimer. Elle vous démontre également que la jeune personne avait de suffisantes raisons pour attenter elle-même à ses jours.

— « Trop peu de temps, trop peu de temps ! » balbutiait le magistrat, qui n'avait pas attendu la fin de la phrase. « Mais c'est que nous avons un témoin qui déclare avoir vu entrer ici une femme quinze jours avant le décès. Il précise l'heure et la figure. »

— « Quelle infamie ! » sanglota Mondelième, la main sur son cœur.

— « Ce témoin s'est trompé : il le reconnaîtra, fit simplement l'abbé. D'ailleurs, je le connais. »

— « Eh ! Eh ! nous verrons cela, nous verrons cela ! Si vous n'y trouvez pas d'inconvénient, Monsieur le Curé, nous vous entendrons bientôt contradictoirement. »

Puis, ayant ramassé sa serviette de cuir posée sur un meuble :

— « Nous accompagnez-vous ? »

— « Volontiers, monsieur le Juge. »

Incontinent les quatre hommes sortirent, le prêtre côte-à-côte avec le magistrat, le greffier aidant le gendarme à porter les objets confisqués. Mondelièvе demeura seul, écrasé dans sa douleur et comme stupide.

Peu après l'abbé reparut. Incliné vers son ami, il lui prit les mains.

— « Courage, dit-il, nous détruirons ces larves suscitées sans doute par quelque imprudence commise au cours de tes redoutables expériences.

Quant à moi, le sort en est jeté : j'abandonne le froc.

Je suis docteur en médecine. J'exercerai ma profession.

Du moins aurai-je été prêtre assez longtemps pour te rendre plusieurs services.

Le portrait que je t'ai rendu tantôt et que tu m'avais confié, je l'ai bien placé sous la nappe de l'autel, et le calice était posé dessus à la grand'messe, au moment de la consécration, à la grand'messe de la Fête-Dieu. »

— « Merci, oh ! merci », bégayait Arthur avec des larmes.

— « En toute occasion, tu peux compter sur moi », affirma le prêtre.

— « Je le sais, je le sais. Et tout à l'heure encore. Ah ! je ne trouve pas de paroles. Tu es un maître. »

— « Je m'éloigne. Travaille. Tu me reverras demain. »

Au dehors, la chaleur était étouffante, et de noirs nuages ourlés de soufre glissaient lourdement sur la cîme des bois, à l'ouest.

Brusquement la foudre éclata et l'éclair entra dans la chambre. Mondeliève ouvrait lentement le coffre où étaient enfermés le portrait et les hosties.

IV

Les Images du Ciel

Les enquêtes et contre-enquêtes se poursuivirent; de nouvelles autopsies eurent lieu ; les dénonciateurs et faux témoins se firent accroire à eux-mêmes qu'ils disaient la vérité. Toutefois, Mondeliève fut laissé libre. Bientôt, pour avoir voulu accumuler les preuves, les calomniateurs se contredirent. La confusion naquit ; chaque interrogatoire suscitait des versions nouvelles. C'était autant de variations autour d'un thème initial : l'habitant de la Tour ne vivait pas comme tout le monde. L'abbé Martel fut à la veille d'être englobé dans l'accusation. L'évêque le fit appeler et le sermonna, l'invita lui-même à quitter les ordres.

Le prêtre hérétique le prit de haut, précisa sa déposition, confondit l'imposture des paysans rancuniers.

La justice, ennuyée, dut lâcher une proie qu'elle croyait bien tenir. Cela dura trois mois.

Évadé de la discipline romaine, l'abbé Martel tenta une diversion locale ; il constitua une association cultuelle et réclama la jouissance de l'église. Mais bientôt, découragé de vaines luttes, il s'embarquait pour le Brésil.

Arthur Mondeliève avait repris ses travaux, restauré ses appareils détruits par les perquisitions successives,

augmenté la puissance de ses réflecteurs sidéraux, perfectionné ses condenseurs magnéto-animiques.

Chaque vendredi, durant sept semaines consécutives, il refit l'excursion vers la fontaine, où si étrangement lui était apparue naguère la jeune fille.

La Toussaint se rapprocha ; Neuf jours avant la grande opération évocatoire qu'il méditait, le Philosophe se soumit aux macérations les plus sévères, ne vivant que de racines et d'eau, prenant chaque matin, en récitant des psaumes, un grand bain d'eau consacrée, entretenant jour et nuit le feu de la lampe qui devait durer six semaines. Convenablement exercé aux conjurations solennelles, avec l'épée, le bâton, le livre et les parfums, devant l'autel magique et dans le triple cercle où sont inscrits les noms divins, il avait vérifié, trois jours avant l'épreuve, le fonctionnement de son appareil transmutatoire, grâce auquel il espérait favoriser la matérialisation complète et durable du fantôme.

La résurrection véritable de l'être aimé lui apparaissait maintenant comme possible. Les génies qui gouvernent les éléments ne lui obéissaient-ils pas ?

Ses condenseurs lui permettaient de concentrer progressivement la lumière ou le magnétisme émanés par rayonnement d'une source quelconque, jusqu'à réaliser l'atome d'hydrogène, dont la masse est mille fois supérieure à celle de l'électron et qui cependant s'infiltre à travers les enveloppes les plus imperméables.

La génération des espèces chimiques est analogue à celle des plantes ; elle obéit, se disait-il, à certains influx vitaux ou cosmiques, et les corps minéraux, dont l'exis-

tence dépend des nombres, ne tirent leurs qualités individuelles que de l'énergie qui les agrège et meut les rapports de leurs molécules. Or la matière est une et ne se diversifie que selon les rythmes variables qui organisent les atomes, ces points de suspension dynamique où se neutralisent et polarisent des millions de courants primaires, précipités l'un contre l'autre.

Des végétaux pourrissent dans un marécage : il va naître du soufre et du fer. Le minerai carbonaté va imprégner par endroits les cellules ligneuses et le bois deviendra de la pierre métallique. Exposez à l'air les arêtes vives du silex : il se couvre d'une couche calcique. Analysez l'œuf avant la couvaison : la silice en est absente, et pourtant le jeune oiseau naîtra pourvu de plumes qui en contiendront.

Mondelièvc connaissait la raison de ces miracles et, par un secours intelligent apporté aux œuvres naturelles, les produisait à son gré.

L'hydrogène douze fois resserré procure le carbone ; celui-ci, fécondé par l'hydrogène à la deuxième puissance, donne l'azote, à la quatrième l'oxygène. Oxygène, carbone et hydrogène, associant leurs révolutions atomiques, engendrent le soufre. Le silicium n'est pas autre chose qu'une modalité du gaz des marais, et le fer n'est que du silicium porté à la deuxième puissance. Trois fois concentré, le fer peut s'unir au soufre pour produire l'or, la merveille des métaux et qui n'est qu'une sorte d'alcool, comme l'argent est une espèce d'albumine et le plomb une variété de graisse.

Telles étaient les bases patiemment vérifiées par Mondelièvc, dans le domaine obscur de l'hyperchimie.

Quand la nuit suprême fut venue, l'Evocateur plaça sur l'autel magique, tendu d'une peau d'agneau blanc, le portrait consacré, alluma la lampe mystique, dont le projecteur coloré lançait un feu vert, jeta quelques grains d'encens sur les charbons de cyprès qui brûlaient dans un réchaud de cuivre rouge, ouvrit le Livre cabalistique, en tête duquel s'inscrivait de sang le grand pentacle de Salomon et, debout dans sa robe éclatante en face des miroirs concaves, avec toutes sortes de manettes, de fils et de commutateurs à sa portée, commença de prononcer, à voix basse d'abord, les invocations du rituel le plus compliqué qui fût jamais. Par la fenêtre entraient les rayons flaves de l'Etoile par bonheur présente, et tout l'appartement, saufs les préparatifs nécessaires à l'évocation, était disposé comme le jour où, pour y mourir, y avait pénétré la jeune fille.

Tout ce que nous allons raconter maintenant est absolument extraordinaire.

Mondeliève venait de jeter une poignée d'encens sur les charbons et la fumée s'en élevait, ondoyante et parfumée, vers le plafond, quand il sentit brusquement ses genoux fléchir.

Aux creux des miroirs, des figures étranges, bleuâtres, semblaient flotter et un air religieux montait de l'eau claire enfermée aux parois du vase de cristal, où les fils des condenseurs sidéraux aboutissaient.

Le Mage, en fermant les yeux, appela trois fois la morte par le nom qu'il s'était plu à lui donner : Céline ; mais le son mourait dans sa gorge, et la glace d'un froid polaire lui pénétrait la moëlle des os.

La Lampe s'éteignit. Un brusque coup de vent brisa la fenêtre, et Mondelièvc s'écroula par terre sans connaissance.

Nous allons reproduire dorénavant la teneur d'un cahier découvert auprès du cadavre et couvert de notes qui semblent écrites par une main d'au-delà, comme suite à de brèves réflexions consignées sur les premiers feuillets, durant la veille.

Le Philosophe se sentit attiré hors de son corps par une force extraordinaire, et son esprit se dégagea de ses liens charnels, en entraînant avec soi une sorte d'atmosphère de gaz raréfié ou plutôt de matière radiante, qui conservait les contours généraux de la figure terrestre.

Une sorte d'énergie centrifuge le projetait à travers l'enveloppe aérienne de la planète, avec une vitesse à peu près égale à celle de la lumière ; mais cette vitesse progressivement s'accrut, à mesure que s'ouvrait l'espace éthéré.

Mondelièvc, ou plutôt ce qui était, dans cette dissociation brusque de l'âme et du corps, demeuré son identité pure, Mondelièvc acquit bientôt la rapidité de translation de l'attraction cosmique, et sans doute devait-il à quelque différenciation de cette force même la faculté qu'il avait acquise de se mouvoir si vite.

A la mort, en effet, et chaque fois que l'esprit conscient parvient à se détacher suffisamment de son support matériel, organe dont il est la fonction créatrice et toute vivante, le magnétisme attractif de la planète est *mathématiquement diminué d'une quantité équivalente à la*

matière animique qui se trouve humainement réalisée en mode spirituel.

D'un seul essor, par suite de son invraisemblable aspiration, Mondelièvc était parvenu à transmuer ainsi négativement, par rapport à la chair positive, tout son aimant vital.

Une fois hors de l'atmosphère terrestre, il sentit rapidement se dissoudre l'espèce de corps astral dont il marchait environné, et ce fut comme une pluie d'étincelles colorées qui retombèrent vers la planète.

Il se mouvait maintenant comme un agrégat sphérique de couleur violette, et constitué presque entièrement par une substance analogue à celle des rayons cathodiques.

Il se dirigait vertigineusement vers la lune, oasis de glace au désert des cieux. Quelque chose de voluptueux comme un parfum d'amour le délecta, en effleurant l'atmosphère subtile du satellite, et il lui sembla qu'une figure angélique y prenait corps par devant lui.

Etait-ce un guide qui s'offrait ? Allait-il étreindre, au sein des espaces, la fuyante Ame-sœur qu'il avait voulu évoquer sur la terre ?

Il lui parut tout à coup qu'il se réfléchissait sur la surface lisse et miroitante de l'astre glacé, comme un rayon de pure substance solaire. De fait, c'est vers le soleil qu'il était maintenant entraîné, dans l'oubli complet de la terre et de toute existence soumise au temps. La courbe qu'il décrivait était de tous points semblable à celle d'une comète venue des profondeurs.

Il eut bientôt la sensation infiniment suave de pénétrer

tout à coup dans la masse même de l'astre en fusion, c'est-à-dire du soleil, et de le traverser d'un pôle à l'autre. Il crut acquérir aussitôt une faculté nouvelle, celle de percevoir simultanément les moments successifs de ses existences antérieures.. Chacune de ses naissances ne serait-elle pas, par irradiation, germée de quelque parcelle solaire ?

S'échappant hors de la sphère incandescente, comme une vapeur aspirée par le vide, il fut en un instant transporté aux confins de notre système, et les dix planètes principales, qui en composent l'harmonieux ensemble, lui révélèrent la gamme complète des couleurs, dont nos yeux ne perçoivent que sept.

Une masse d'éther tourbillonnante, d'un pouvoir réfractant tout particulier, et qui environne le maëlstrom étoilé du soleil avec son cortège de terres, lui peignit en même temps tout ce qu'il avait été en gravitant d'une planète à l'autre et d'existence en existence. Ce fut une illumination divine, une plénitude radieuse de conscience.

Déjà il essorait vers les prochaines voies lactées, sans autre substance à sa suite qu'un bombardement ténu et spiraliforme de rayons X. Il allait, il allait vers l'Etoile, à travers le déploiement des multiples images cosmiques, qui racontent à rebours, dans la lumière, l'histoire des mondes.

V

Le Conseil du pôle.

Il ne faut pas croire que l'esprit en voyage à travers les étendues stellaires puisse déchiffrer couramment, à mesure qu'il s'avance, les ondes lumineuses qui emportent avec elles, en s'éloignant de chaque astre, la figure des évènements. Certes, chaque couche d'éther, circulairement vibrante, que traverse un rayon de clarté quelconque, conserve aux choses passées, une sorte d'actualité indéfinie, qui se transmet de proche en proche avec la vitesse même de la lumière jusqu'aux incommensurables profondeurs ; mais les rayons de chaque terre de l'espace sont comme les signaux de la télégraphie sans fil : leurs ondulations ont une amplitude particulière.

Mondelièνe, soulevé hors du système solaire par l'énergie de son propre appel dans l'au-delà, n'avait acquis et gardé de réelle clairvoyance qu'en ce qui regardait l'Etoile où il était entraîné.

Quoique tout son propre passé lui fût devenu transparent, quoiqu'il eût nettement conscience de tout ce qui conditionnait, à travers les tensions équilibrées des aimants cosmiques et vitaux, son aventure actuelle, il voguait vertigineusement à travers des harmonies qu'il n'entendait pas, dans l'oubli parfait de toutes choses, hormis de son amour astral.

Bientôt sa course éthérée se ralentit ; l'Etoile lui apparaissait maintenant comme un système entier de douze

terres tournant à d'inégales vitesses autour d'un soleil double, à travers un tourbillon de lumière verte. Il sentit s'épaissir autour de lui la substance extrêmement raréfiée, où il se mouvait ; il pénétra dans une couche mince d'éther violet, dont les atomes entrechoqués faisaient entendre un chant d'extase. Il comprit qu'il s'agrégeait en passant un peu de cette matière subtile. Il traversa ainsi toute une série de halos colorés, où vibraient des harmonies qui se bémolisèrent à mesure en descendant vers le rouge toute la gamme du prisme.

Le chant du dernier cercle n'était qu'une plainte immense et désolée, qui le surprit. En même temps il lui sembla qu'il s'alourdissait lui-même d'une sorte d'enveloppe, extrêmement ténue pourtant, de matière radiante, analogue à celle qu'il avait dû dépouiller en quittant l'atmosphère terrestre.

Quand il fut entré dans le rayonnement de feu du soleil double, au lieu d'aller droit sa route, une giration inouïe s'empara de lui, le fit dévier brusquement, l'entraîna, le remmena très près du dernier halo rouge, qui semblait l'intérieur poli d'une sphère de cristal teinté.

Les attractions planétaires s'exerçaient maintenant sur les atomes nouveaux qui lui servaient de corps astral. Il en effleura plusieurs, se rapprochant du centre du système. Et tout à coup, vertigineusement, il tomba.

Une terre rougeâtre, aux continents très découpés, s'offrait à lui par l'un de ses pôles. Elle tournait sur elle-même, accompagnée d'une lune unique, avec une extrême rapidité. Il se crut de retour sur notre planète, noyée hélas ! aux confins du ciel dans le rayonnement de son

soleil, chétive étoile jaune. Une sorte de note obstinée, qui résultait d'harmoniques en quelque façon préexistants au fond de lui-même, retentissait en son for, et sa propre sensibilité lui paraissait s'intérioriser par là-même à mesure.

Il devenait un résonateur conscient.

L'illusion particulière aux êtres corporels renaissait en lui, parce qu'il recommençait de se percevoir à rebours, une partie de son atmosphère vitale étant redevenue positive. Ce que nous appelons notre âme n'habite pas, en effet, les atomes de matière qui évoluent selon notre rythme personnel, mais se dégage d'entre eux et de leur harmonie.

L'esprit d'Arthur Mondeliève planait, en tournoyant, au-dessus du globe inconnu, où il fallait atterrir. En bas, de petites flammes violettes disposées en cercle brûlaient au sommet de mâts énormes et, vers ces flammes, un battement d'ailes continu et pressé comme de phalènes, emplissait l'étendue, avec des rires et des sarcasmes. Arthur comprit que c'étaient là des larves malfaisantes, contre lesquelles les habitants de la planète, où il allait descendre, semblaient armés. Pour lui, malgré la gêne qu'il éprouvait de ces présences nuisibles, il ne ressentit d'aucune façon l'influence des paratonnerres vitaux.

Il s'engagea d'emblée au milieu de l'enceinte immense et lumineuse, et fut reçu au sein d'un vaste temple circulaire, qui n'avait pas de toit. Contre les murs de porcelaine se dressaient, à l'intérieur, vingt-deux statues, dont l'une centrale, et leurs têtes se haussaient par-dessus tout l'édifice, comme autant de clartés.

Là étaient disposés également, de singuliers appareils : miroirs, écrans, résonateurs, condenseurs magnéto-cosmiques de tout ordre, d'usage analogue aux maladroites ébauches tentées sur la terre par Mondelièvre, mais d'une puissance et d'une précision inimaginables.

Là, autour d'un autel central, officiaient neuf personnages, drapés de mauve et dont la figure ne différait pas notablement de celle de l'humanité terrestre. Mais la partie de leur corps qui restait nue, c'est-à-dire la tête et les bras, semblait diaphane. Au reste, à cause de l'extrême développement du crâne, garni d'antennes et d'yeux énormes, ils avaient un peu l'aspect de grands insectes, aux gestes rapides et précis. Mondelièvre ne remarqua pas tout d'abord non plus les membranes repliées au long du corps et qui leurs servaient d'ailes. Celles-ci, d'ailleurs, leur étaient de peu d'usage ; car ils avaient inventé depuis longtemps des appareils de translation autrement puissants et rapides.

Le front très haut se distinguait par une sorte de protubérance double, qu'affectaient des phosphorescences. C'était là le siège. — Mondelièvre l'apprit plus tard — d'un sens télépathique spécial, destiné à enregistrer les ondulations magnéto-vitales. Ces êtres singuliers semblaient, à première vue, n'avoir ni dos ni face : c'est que la tête pouvait exécuter sur les épaules un tour entier, et que les organes de locomotion étaient disposés pour marcher aussi facilement à reculons que dans le sens direct. De même, les bras pouvaient agir en avant et en arrière avec la même aisance.

Mondelièvre descendit sur l'autel tendu de blanc, et les

neuf Mages, à qui les miroirs venaient de révéler la présence d'un nouvel arrivant, s'écartèrent en élevant leurs paumes ouvertes à la hauteur des yeux. En arrière, sur une estrade et devant un trépied d'où montaient des flammes bleues, un autre personnage, vêtu de blanc, psalmodiait d'étranges notes rituelles, dont Mondelièvе s'étonna de comprendre aussitôt le sens.

Nous les traduisons en langage terrestre :

— Esprit nouveau-venu, désires-tu vêtir en notre monde une enveloppe de chair, ou préfères-tu rester libre ?

— « Si vous êtes aussi savant que vous le paraissez, pensa aussitôt Mondelièvе, (et la pensée seule, sur ce globe très évolué, suffisait à mettre en mouvement des vibrations sensibles) vous avez deviné d'avance pourquoi je me trouve parmi vous en cet instant. Ainsi, selon que le désir, par lequel je fus porté jusqu'ici, peut être exaucé ou non, décidez vous-même de ce qui sera fait de moi. »

Il convient de faire remarquer tout de suite que le progrès des sciences psychiques permettait là-bas aux purs adeptes d'abandonner leur corps à volonté. Ayant reconnu en Mondelièvе un esprit déjà dégagé des attirances épaisses, le Maître des Dix du Pôle se croyait obligé à quelque déférence. La réponse d'Arthur l'embarrassa.

D'harmonieuses musiques orchestrées de lumières colorées, qui en appuyaient les significations, emplirent le temple, que Mondelièvе avait pu croire erronément dépourvu de toiture, mais qui était, en réalité, couvert de feuilles d'or perméables aux seuls corps astraux d'esprits bienfaisants. Craignant d'être mis en quarantaine

par le Collège polaire et se sentant déjà quelque peu prisonnier, le Terrien vagabond ne crut pas déplacé d'interroger à son tour :

— « Nul esprit, questionna-t-il, n'est-il venu m'attendre ici ? » Cette fois, le maître des Mages put prendre sur lui de fournir quelques éclaircissements à son interlocuteur.

— « Nous avons perçu que deux esprits en quête l'un de l'autre étaient en marche vers notre terre ! Un seul est arrivé : c'est vous. Il nous est impossible de savoir si le second a cru meilleur de modifier sa route. »

Ces derniers mots n'étaient pas éteints, quand un fracas épouvantable de foudre et d'éclairs jeta par terre brusquement toute une partie de l'enceinte. Les miroirs furent brisés ; les condenseurs détruits. Mais les neuf prêtres, autour de l'autel, demeurèrent impassibles. Sur un signe du chef ils se prirent les mains en cercle, environnant à la fois l'autel et le trépied, qui se mit à virevolter sur place avec des flammes, en creusant un trou dans le sol.

Mondelièvc voulut fuir : il y fut impuissant. Il semblait qu'une nasse mystérieuse l'eût rendu captif. Quand les tonnerres se furent apaisés, le Maître prit la parole : »

— « C'est la révolte, dit-il. Toutes nos communications sont coupées. Ceux qui nous obéissaient ont conquis leur indépendance ; ils ne travailleront plus pour nous. Les insensés ! Ils croient que c'est assez de la lumière des journées, comme si celle des nuits n'était pas plus subtile. Faisons donc les ténèbres sur la planète !

Ah ! le fruit d'interminables années employées à capter les courants magnétiques du globe, à les régler, à les diriger est anéanti en une seconde ! Mais qu'importe ?

Nous sommes ici inexpugnables. Et si l'on vient nous assiéger, nous disparaîtrons sous la terre ; nous nous évaporerons dans l'espace ; nous fuirons vers un autre astre, s'il le faut. D'abord, veillons à ce que l'Esprit descendu tout à l'heure ne nous échappe. Le neuvième des Dix lui servira de gardien et en répondra. C'est un esprit qui ne veut pas s'incarner encore. Qu'il soit enfermé là sous nos pieds, à la place même du Pôle ! »

VI

La Ruche planétaire.

Un travail séculaire et tenace avait concentré aux mains des Dix toutes les énergies de ce monde étrange, où l'Humanité n'était plus qu'une sorte de ruche énorme et unique. De justes hiérarchies, calculées d'après le mérite strict, et permettant à celui-ci de se proclamer seul, assignaient à chacun son rôle, selon le libre exercice de ses facultés ; mais il n'était interdit à personne de franchir successivement tous les degrés. L'accès du sommet suprême demeurait, toutefois, réservé. Le Maître devait être le fils d'un Maître ; mais ce n'était qu'après avoir parcouru toutes les étapes que la succession pouvait lui échoir.

Au pôle boréal siégeaient sous lui les Neuf, au sein desquels ne prenaient place que les aînés, fils de chefs des neuf Corporations. Il faut savoir, en effet, que sur ce globe il n'y avait plus, depuis longtemps, de nations ni d'em-

pires, mais seulement des métiers et des fonctions. Les neuf Corporations formaient trois états ou groupements principaux : celui des Prêtres, des Savants et des Artistes ; celui des Juges, des Gens de Police et des Administrateurs financiers ; celui des Artisans, des Marchands et des Laboureurs. Comme les forces naturelles de la planète fournissaient depuis longtemps aux humains incarnés sur son sol de quoi exécuter uniquement toute espèce de travail ou d'effort, il n'y avait pas d'esclaves ni même d'ouvriers, au sens que nous continuons d'attacher à cette dernière appellation.

Des appareils volants d'une extrême vélocité procuraient aux communications intercontinentales une quasi-instantanéité, en sorte qu'on avait pu garantir à chaque profession l'occupation exclusive d'une contrée particulière.

Il est presque inutile d'ajouter que, dans un monde pourvu d'une organisation sociale aussi avancée, les prérogatives accordées à l'élément féminin n'étaient inférieures en rien, quoique différentes, à celles dont bénéficiaient les mâles. Au pôle austral siégeaient ainsi, pour la vitalisation intraplanétaire de l'action directrice des Dix, vingt-deux vestales, choisies exclusivement par vocation spontanée au sein du premier Etat, c'est-à-dire parmi les filles de prêtres, de savants ou d'artistes. Toutefois les aînées, filles de chefs de toutes les corporations, pouvaient être admises. Parmi ces vingt-deux vierges, le Maître choisissait l'Epouse dont il aurait un fils.

A l'heure où Mondelièvе atterrit dans la singulière planète, le Mage des Mages était sans héritier et semblait ne

se soucier que médiocrement de toute union éventuelle avec l'une des Vingt-deux.

Maître des relations interastrales, il semblait épris d'impossibles amours, et les Neuf l'accusaient volontiers en leur for de vouloir forfaire à sa mission sacrée, en omettant de se procréer un successeur. Devant cette abstention les États murmuraient. Grossies par l'envie, par la présomption, par la convoitise, ces plaintes éclatèrent en révolution.

Malgré la rupture brusque de toutes les canalisations de force, de tous les fils chargés d'énergie docile, le Maître pouvait se débarrasser d'un seul coup de l'assaut qu'on lui préparait, en anéantissant à son gré l'humanité de la planète. Il hésitait devant ce moyen radical de salut suprême, et il inclinait vers le sacrifice.

A titre de ressource imprévue, le Maître s'emparait de Mondeliève qu'il faisait garder sous la terre, déléguant aussitôt deux par deux, à la surveillance des esprits cosmiques des quatre éléments, les huit autres initiés.

Un peu surpris tout d'abord de ce qui lui advenait, Mondeliève, quoique anxieux, en prit allègrement son parti.

Réduit de nouveau à l'état d'essence très subtile, il se mouvait le plus librement du monde à travers les âmes chimiques de la fournaise intérieure, et il reconnut bientôt que son rôle, aux mains de l'Initié préposé à sa garde, ne pouvait être que celui de médium, mais de médium conscient. Il ne s'en affligea guère ; il se félicitait plutôt, en cette espèce de Purgatoire, de pouvoir plus facilement approfondir les mystères de la génération mi-

nérale. Sachant d'avance que les révolutions atomiques sont analogues aux révolutions sidérales et que l'infiniment petit n'est pas autrement organisé que l'infiniment grand, il connut la mission d'infimes protozoaires, peuplant l'atome et le décomposant pour en dissocier l'énergie, que requièrent d'ultérieures fécondations.

Le Mage était volontiers causeur, et la qualité de son prisonnier l'intéressait.

— « Vois, disait-il à Mondelièvе, comme nous avons aménagé cet astre. Nous l'avons percé de part en part et nous pouvons nous transporter d'un pôle à l'autre en passant par le plus court chemin, c'est-à-dire par le centre du globe. A l'aide d'appareils d'une puissance réfrigérante énorme, nous avons solidifié les parois de feu de notre puits, à mesure que nous avancions dans notre forage. Nous avons illuminé ce tunnel et nous nous y transportons librement. Le long des parois vitrifiées s'éploie une spirale d'or où circulent des sphères magnétiques analogues aux éclairs en boule, et qui nous servent à régler la tension des énergies planétaires. Ainsi nous prévenons le déplacement périodique des pôles, d'où résultèrent tant de cataclysmes passés, tant de déluges, tant de variations dans les climats, tant de chutes et de ruines dans l'œuvre millénaire des civilisations.

La giration du globe sur lui-même — tu le devines ? — porte les atomes les plus denses à s'échapper vers l'équateur, tandis que les énergies libérées de la matière s'élancent vers les pôles, où afflue naturellement tout le magnétisme induit, recueilli par l'astre à sa surface. Ainsi chacune des civilisations successives marqua une

étape dans le sens de l'ascension boréale. Notre humanité renonça aux vains antagonismes, le jour même où nous pûmes bâtir son temple dans l'axe de rotation de la sphère qu'elle habite. Mais quand nous eûmes atteint le cœur de la planète,alors seulement nous nous sentîmes capables de briser ou de resserrer à notre gré les forces cohésives qui en agrègent la masse vivante.

Si la lumière en voyage à travers l'étendue sans limites emporte avec elle, en s'y enfonçant, les images du passé et, selon la distance franchie, les peut garder indéfiniment présentes, les flammes intérieures de la fournaise astrale tiennent le secret de l'avenir. Descendons. Tu déchiffreras pour moi l'harmonie obscure des orbes enchevêtrés que les systèmes d'atomes dessinent les uns autour des autres.

Les Révoltés peuvent asservir les énergies de l'Air et de l'Eau ; nous gardons la Terre et le Feu. Selon ce que tu révéleras, le Maître saura comment agir.

Au reste, la quantité de force astrale dont ta venue inopinée vint affecter l'équilibre et le régime de notre monde comporte ses conséquences, qu'il nous importe de calculer.

— « Mais si je vous sauve du péril, quelle récompense ? » interrogea hardiment Mondeliève.

« Ce que je veux tenter avec toi n'est pour aujourd'hui qu'une expérience.

Nous sommes des dieux menacés, mais des dieux quand même. On veut nous nier, nous détruire. Et cependant il nous suffirait pour affirmer la réalité de notre pouvoir d'un geste, d'un seul geste que nous n'osons pas

faire. Les humains de ce globe n'habitent que des palais ; il en est de flottants qui triomphent de toutes les pesanteurs et peuvent emporter ceux qui les habitent jusqu'aux confins de l'atmosphère. Affranchis des servitudes du sexe, les hommes et les femmes ne se fécondent que consciemment et, lorsque le désir les convie à se joindre, ils savent interroger d'avance l'âme obscure qui veut s'incarner par leur intermédiaire dans un être nouveau.

Que leur manque-t-il ? J'ai peur de le deviner.

Un nouveau Messie peut-être.

Ah ! si tu voulais tenir ce rôle ! »

— « Comment cela ? » fit Mondelièvc, inquiet.

A ce moment toutes lumières s'éteignirent. Ce fut une pluie subite d'infernales ténèbres.

Arthur et son gardien étaient parvenus au cœur de la planète où se creusait une large cavité circulaire. Un chant continu de molécules en ébullition battait les parois de cristal, que pouvait impunément franchir, sur l'ordre du Mage, la subtile matière animique, dont était constitué l'esprit de Mondelièvc.

— « Vois ! fit le gardien. Je te l'ordonne ! »

Mondelièvc sentit une oppression l'étouffer brusquement.

Irrésistiblement poussé, il eut la sensation d'être entraîné parmi les atomes du feu.

— « La lune agit, communiqua-t-il au Mage. »

— « Doit-elle triompher ? » interrogea celui-ci.

— « Je ne puis deviner, répondit l'explorateur. Mon propre destin s'attache à ce devenir. »

— « C'est bien. »

Mondelièvе, rappelé, revint vers l'Initié dans la cavité sphérique.

— « Ecoute, suggéra tout à coup le Mage, pourquoi refuses-tu l'incarnation ? Tu iras vers les humains en révolte et tu seras leur Christ. Te sens-tu assez fort ou plutôt assez pur pour une telle œuvre ? »

— « J'aime, soupira Mondelièvе. Je suis venu sur ce globe chercher une fiancée, mais non pas un calvaire. »

— « Une fiancée ! Tu ne la reconnaitras point, si tes yeux sont troubles. »

— « Sur la terre que j'ai habitée, reprit Mondelièvе, il y eut un Christ ; mais il était né d'une Vierge. »

— « Aucun rédempteur ne peut s'incarner autrement. Le Christ dont tu parles ne fut pourtant pas autre chose qu'une victime vouée au sacrifice par l'Esprit supérieur qu'il appelait son Père, en vue de procurer à l'œuvre de salut par l'Amour une propice atmosphère germinative.

Les virtualités subtiles que dégagea sa mort ont éclairé pendant vingt siècles l'humanité dont tu sors.

La nôtre a connu aussi plusieurs Christs ; car il en doit surgir un chaque fois que les ferments vitaux de la matière font bouillonner un excès de germes.

Tu sembles croire que ta fiancée aurait dû te précéder ici. Peut-être pour mieux s'unir à toi plus tard, a-t-elle accepté déjà le destin que tu refuses. »

— « Avouez, Maître, répondit ingénûment Mondelièvе, que l'exploration intra-planétaire, à laquelle vous me conviez, n'est guère propre à me faire découvrir les traces de celle que je cherche.

Quand j'ai quitté la terre, on commençait à lancer dans notre atmosphère de maladroits aéroplanes.

Bien volontiers je m'embarquerais sur l'un des vôtres, pour jouir de quelque panorama plus ensoleillé que ceux où vous me promenez. »

— « Tu es esprit. Qu'as-tu besoin d'aéroplanes ? »

— « Alors, laissez-moi sortir ! »

— « Non pas. On pourrait t'utiliser contre nous. Toute force est dangereuse aux forces. »

— « Je me résigne. »

VII

Être à tout prix.

Le Maître songe, inquiet et solitaire, dans la brume du pôle. La lune, sur le front royal, jette ses clartés blêmes et dans le silence astral s'éploient de vastes harmonies.

Autour de la demeure sacrée se rangent méthodiquement les plus formidables engins de défense ; car l'attaque est proche, et les projectiles sont des explosions de forces subtiles.

Mais le Maître siège, invisible aux assaillants, dans son Olympe de nuages et de glaces. Il est le dieu. Il sait que les vingt-deux vestales ont été massacrées, que le pôle oscille de nouveau, que l'œuvre de milliers de siècles est en voie de proche destruction. Il pourrait agir. Il hésite.

Ah ! l'effrayant fardeau que la puissance ! Et pourquoi donc a-t-il voulu gravir la rude pente qui mène à la Divinité ? Il médita sur la Force, sur l'Amour, sur le destin

des mondes qui est de conquérir, de grandir, d'emprisonner dans de la lumière. De système en système, l'infiniment petit, tour à tour entraîné dans l'orbe de plus en plus large d'énergies de plus en plus pures, gravite vers l'infiniment grand.

Ainsi l'homme ne *devient un dieu qu'à force d'épargner sur sa jouissance quotidienne* de quoi se réaliser plus tard par delà lui-même, idéalement.

Selon sa hauteur morale, son intelligence et surtout sa volonté, il fournira une énergie de plus en plus capable de laisser s'incarner en elle les sublimes concepts.

Mais sans la Force, que peut l'Amour ? Etrange problème. Il semble pourtant que l'amour soit de toute énergie la plus haute. Et le Maître anxieusement se demande si son refus de sévir ne va pas équivaloir à une déchéance.

Cependant la force suprême est de savoir marcher dans une idée et de s'y dévouer corps et âme.

Or, voici l'heure venue où la somme de jouissances que peut procurer la planète à ses habitants ne saurait plus être dépassée.

Toutes les ressources d'activité qu'elle recèle : chaleur, lumière, mouvement, magnétisme ont été captées, drainées, distribuées à chaque vivant humain.

C'est maintenant que les influx astraux commencent d'engendrer l'incurable nostalgie des ailleurs. Le Maître de l'Etoile en fut averti dès sa naissance, et son désir émigra vers l'amour d'une autre sphère.

Il a rêvé de s'accoupler à la Déesse-Vierge, que l'agenouillement séculaire de ses foules sujettes adora depuis toujours, sans deviner que cette entité vénérable n'em-

pruntait, pour se révéler aux vivants de la planète, que le rayonnement du mélancolique satellite de leur terre encore mal conquise. Ils ignoraient le mécanisme des apparitions et des guérisons miraculeuses auprès des sources, et quels atomes bienfaisants, dissociés d'une matière astrale, descendaient du ciel pour les consoler ou les soulager

Tour à tour ballottés de la conception de Liberté à la revendication de Justice, ils ne devinaient point l'essence particulière de ces appels extra-terrestres.

Or, tout ce qui n'aide pas à dégager la personnalité des individus dans la responsabilité reste stérile. C'est pourquoi les êtres libres sont les plus précieux à faire éclore.

L'esprit de liberté va de pair avec la volonté ; l'esprit de justice va de pair avec le sens moral. Ces deux esprits doivent coopérer. Alors surgit une véritable formule vivante, un Etre.

Le Maître sentait bien qu'il était juste qu'il s'élevât lui-même d'un degré ; mais pourquoi les autres ne le comprenaient-ils pas ? Était-il indispensable qu'ils souffrissent pour sa propre gloire ?

Il était donc vrai que les dieux eux-mêmes restaient soumis au destin ? Ce livre obscur du Sort, il le déchiffrait mal.

Angoisse !

Le Maître se mit à genoux comme un enfant, n'osant pas toucher le fil qui émietterait le globe et chacun de ses habitants à travers l'espace.

Ardemment, avec extase, il se baigna dans le rayon de

lune qui lui auréolait le front. Et ce fut pour lui quelque chose d'infiniment voluptueux.

Était-ce sa faute à lui si toute la Nature n'était qu'un sexe immense, dont les deux contraires aspirent perpétuellement à se joindre ? Que le Tout féconde le Néant — puisqu'on ne saurait conférer à l'Absolu d'autres pôles concevables — et voici naître la suprême et génératrice Entité divine, qui est *effort*, dans le perpétuel rapport mystérieux de la Cause et de l'Effet. Et qu'est cet effort même, sinon le Mouvement né du Temps étreignant l'Etendue.

Et puis toutes choses s'engendrent spirituellement, fluidiquement, matériellement, dans l'inextricable réseau des forces enlacées.

La volonté circule et le solide devient radiant, le ferment minéral devient organique, la sensation devient de la pensée.

De la pensée ! Le Maître se *pensait* éternel, dans l'étreinte de la Beauté, qui divinise le Vrai.

Matériellement il rêvait l'annexion de la Lune à la Terre où il régnait ; car les dieux ne sauraient faire autrement que les rois.

La Lune, il le savait, était parvenue au sommet d'une telle évolution cosmique que toute son humanité avait fini par se réaliser en un seul être : la Vierge adorée des terriens, la Vierge d'amour et de rédemption, que nul n'épouse hormis un dieu venu des espaces, la Vierge qui était son rêve suprême à Lui et dont il ne désespérait pas d'être accueilli, à l'heure où son désir saurait vêtir la forme lumineuse de l'Esprit-Saint.

De longue date, les communications régulières avaient pu être établies entre la Planète et le Satellite par voie de transmetteurs magnétiques, basés sur le principe de la télégraphie sans fil ; mais cela remontait à des siècles et, depuis que la Vierge sublime régnait seule sur son minuscule astre de glace, il y avait eu moins de continuité dans les rapports, comme si elle eût craint quelque subite invasion des terriens sur son sol.

Brusquement, sous les pieds du Maître, un vacarme inouï de foudre éclata ; l'air fut plein d'une étouffante odeur de soufre et d'ail ; la mer bondit hors de ses prisons de rochers ; le globe fut secoué jusqu'en ses profondeurs, comme un fruit pourri sur sa tige.

Le Maître ne put réprimer un tressaillement : ses sujets lui donnaient l'assaut, et les derniers débris du Temple boréal de la Science se pulvérisèrent sous l'effort des explosifs magnétiques.

La Lune, cependant, luisait implacablement et — miracle imprévu — car la planète venait de se coucher sur son écliptique, ses rayons tombaient maintenant droit sur le pôle.

Le Maître, qui savait se rendre invisible; prit l'audacieux parti de circuler à travers les rangs serrés des assaillants.

Il aurait pu de même, à son gré, s'élancer hors de sa dépouille corporelle ; mais il craignait pour celle-ci en l'abandonnant momentanément.

Les Neuf, maintenant réunis au cœur de la terre, n'attendaient que ses ordres.

Le Souverain Pontife dans ses habits sacerdotaux, marchait parmi les révoltés, porté par une châsse volante.

Le Maître vint à son oreille et lui chuchota :

— « Tu es le gardien doré de la Lettre morte ; le Dogme immuable est devenu ta prison. Tu règnes ; mais, pour régner, tu as accepté de ne plus gouverner. Souviens-toi. Tu m'as rendu les clefs du Livre où sommeille la Doctrine, où habite, frémissante, l'Autorité spirituelle. Tu as préféré le Sceptre et la Couronne ; aujourd'hui ton jour est passé.

Ayant rompu le premier le pacte d'obéissance avec le Ciel, comment veux-tu que la terre te reste soumise ? Tu t'es cru dieu, tu n'étais qu'un mannequin. »

Le Maître dit. Et, d'un souffle, il précipita sur le sol, où elle se brisa, la châsse volante.

Il alla ensuite vers le Grand-Juge accoudé au bord du puits que la chute du temple avait mis à jour, et, sans se révéler à lui autrement que par la voix :

— « Pourquoi, dit-il, as-tu permis aux humains de franchir les frontières entre lesquelles, de leurs métiers, ils devaient vivre heureux dans une température appropriée ?

Bientôt ils s'entredévoreront. Avides d'obtenir toujours davantage du lendemain que ne leur aura donné la veille, ils s'épuiseront d'efforts tumultueux vers des buts qui reculeront sans cesse et, pour les réintégrer au sein des compartiments où la vie leur eût été longtemps supportable, s'ils n'avaient jeté les yeux dehors, il faudra rogner aux uns les bras, aux autres les jambes. Tu as violé ton serment. »

Il dit et précipita le parjure au sein de l'abîme, où il était penché.

Le Maître alors vola vers le Chef des Artisans et, s'inclinant vers lui, lui murmura :

— « Je t'avais livré les secrets de la terre et du feu ; je t'avais permis de capter tour à tour toutes les énergies de la planète, pour en distribuer les bienfaits à chacun de tes frères. Pourquoi leur as-tu laissé croire que la maîtrise de la matière pouvait s'identifier à la maîtrise de l'esprit ? Parce que vous savez calculer des résistances, assembler des lignes, dessiner des contours, mouler on sculpter des formes, dresser des étais, établir des points d'appui, enchevêtrer des fils et des engrenages, vous vous êtes figuré que vous étiez dignes d'obtenir le gouvernement du monde. Connaissez-vous vous-mêmes d'abord ! »

Il dit. Et le présomptueux fut précipité nu dans la mer du haut de son char tiré par la foudre.

Cependant les Insurgés, décimés par le froid et la faim, s'acharnaient vainement à frapper leur invisible ennemi. Implacable et sereine luisait la Lune.

Et les Neuf étaient inquiets dans leur refuge, parce qu'ils craignaient l'occupation du tunnel, où nul n'avait osé se risquer, mais dont on avait fermé assez hermétiquement la double issue.

Du moins, dans la cavité souterraine, les appareils étaient intacts et continuaient d'assurer la sauvegarde des neufs ministres.

VIII

Les Fiançailles astrales.

Les assaillants, découragés, allaient enfin se retirer, quand il se produisit sous leurs yeux un phénomène étrange.

De l'équateur lunaire une sorte de bolide gazeux, vert et or, se détacha. En même temps, le pôle boréal de la planète s'irradiait d'une flamme éblouissante, qui semblait jaillir, comme une chevelure, du puits central, rouvert tout à coup.

Depuis longtemps, la très remuante et chercheuse humanité, à laquelle nous avons affaire, avait remplacé les journaux par un service très complet de téléphotophonogrammes distribués d'un bout du globe à l'autre à chaque intéressé.

Les reporters n'avaient plus dorénavant affaire à l'intermédiaire lent et coûteux de la typographie ; ils confiaient directement leurs nouvelles aux ondes hertziennes, ménagères instantanées et dociles.

Ainsi, quand les glaces polaires parurent s'allumer tout à coup et lancer des gerbes de flammes, une stupeur fut communiquée dans la minute même aux curiosités tendues de toute la planète pensante et agissante.

Les femmes, demeurées pour la plupart aux ateliers, s'affolèrent et toute occupation cessa devant l'incroyable évènement.

D'entre l'admirable et magnifique incendie, une incantation s'éleva :

— « Divinité féminine et tutélaire, ô Amour, ô Splendeur, ô Suprême Beauté, te voici donc enfin docile à mon désir ; tu vas donc enfin consentir à nos célestes fiançailles ; et ce n'est pas vainement que j'aurai souffert, ô Vierge, que j'aurai crié, pleuré, saigné, d'un siècle à l'autre, et à travers tant de transmigrations que je ne sais comment mon âme a pu survivre et ma conscience grandir !

Sans mémoire et tâtonnant au sein d'infernales ténèbres, je t'ai devinée, je t'ai souhaitée depuis la *protyle* élémentaire. Minéral aveugle, je m'élançais déjà vers la sublime attirance, quand mes atomes, remués d'incoercibles affinités, se mariaient aux atomes des espèces concordantes.

Ta figure alors m'apparaissait dans l'aube magnétique des émanations radio-actives de la matière.

Plus tard, gélatine visqueuse au fond des mers, j'ai voulu me réchauffer à ton contact, en me baignant dans les phosphorescences que semblent produire au fond de l'abîme les rayons décomposés de la lumière solaire.

J'ai appris ensuite à ramper dans la fange attiédie des marécages, et mes yeux de triste animal sans intelligence scrutaient déjà, pour t'y découvrir, quand le jour allait naître, les profondeurs de l'orient.

Homme enfin, j'ai interrogé les sources pour connaître le secret de ta voix, les étoiles pour deviner le mystère de tes yeux et, par les nuits de printemps, à l'heure où le rossignol chante sous les jeunes feuilles, oh ! dans l'odeur des sèves nouvelles, comme j'ai pleuré quelquefois !

Je suis Satan maudit, mais racheté par son propre effort ; je me suis échappé du feu des abîmes pour conquérir la flamme et la lumière.

Partout, je t'ai cherchée ; j'ai voulu, pour mieux t'étreindre, traverser les mers, explorer ses gouffres, braver ses tourmentes ; j'ai voulu capter les forces de l'air et du sol, gouverner la foudre, compter les astres du ciel, mesurer leurs distances, peser leurs masses, gravir jusqu'à eux comme un météore à travers les éléments de l'atmosphère enfin conquise.

J'ai recueilli de la nature les chants les plus passionnés, tiré d'entre les choses les rythmes les plus gracieux et les plus vivaces ; j'ai emprunté à l'arc-en-ciel ses couleurs, aux branches bruissantes et aux fontaines leurs notes ; aux fleurs leurs arômes et sur la bouche de Celles de la terre j'ai expérimenté des voluptés que je rêvais d'éterniser.

Et cependant tu me fuyais. Je te savais vivante et ne pouvais ni te trouver ni t'étreindre.

Ah ! comme je t'admirais sans te connaître encore ! Comme je savais déjà lire dans ton âme !

O Printemps éternel, ô Songe, ô Merveille, tu étais donc née pour moi ! Qu'importe maintenant comment j'ai vécu et ce que j'ai été ? Tu es ma résurrection dans l'au-delà du Rêve ; tu es ma gloire et la sanction de mes luttes.

Que de fois ai-je été tenté de me rejeter à l'abîme et comment ai-je pu résister à ses fascinations ? C'est que ton image fidèle et tout auréolée d'espoir me venait visiter et guérir dans le paroxysme de la souffrance.

Je t'imaginais alors pétrie de soleil avec d'abondants cheveux sur de marmoréennes épaules nues.

D'un bout à l'autre de la vie, j'avais peiné vers cette vision de volupté, qui donnait pour moi au monde un sens inattendu. Tu me devins le miroir des choses, leur mystérieuse convergence, leur vie cachée, immanente et souveraine. De mon rêve infini je t'ai créée, et c'est toi qui m'as fait surgir d'entre les morts ; c'est toi qui m'as fait naître à l'immortalité.

Quand je dormais au fond de l'abîme, ton souffle m'a réveillé et je me suis mis en marche à travers la spirale infinie des métempsycoses et des successives existences. La lumière de ton corps éthéré a pénétré ma torpeur et tu m'as haussé jusqu'à prendre une place parmi les Génies qui voyagent dans l'intervalle des mondes. Je puis lire maintenant dans tes yeux ; j'y puis déchiffrer le secret de mon destin ; j'y reconnais une parcelle de la flamme créatrice, qui pénétra l'abîme d'un frisson d'amour à l'heure où le monde naquit.

Ta voix m'a révélé la chanson de Beauté que se murmurent les ferments astraux et les Séraphins assis sur les étoiles.

Tu m'as ouvert les cieux de liberté en me restituant la mémoire originelle ; tu m'as dirigé vers la plénitude de moi-même ; tu m'as fait participer de toute perfection divine en m'en suggérant le vœu. Et maintenant tu veux me délivrer du Mal et de la Mort à tout jamais, en m'offrant ton hymen éternel !

Quel ravissement de sentir enfin ton âme de clarté pénétrer la mienne. Consubstantiation sacrée ! Après

tant d'années, me voici donc tout entier rajeuni, comme si tu m'avais recréé de tes mains. Toute souillure s'efface et tout remords. Les enfers anciens s'éteignent, et je connais maintenant comment la Beauté peut engendrer, chez ceux qu'elle touche, une nature nouvelle en leur révélant son mystère.

Doucement, je me suis acheminé vers toi, qui me voulais ; mais, si j'ai parfois changé de pensée, jamais je n'ai varié d'idéal. C'est de cela que tu m'es reconnaissante. Tu me laissas deviner de longue date, alors que je n'avais encore su gravir le piédestal des dieux, cette vérité : l'un des plus hauts bénéfices que procure la pensée désintéressée, c'est de permettre à celui qui s'y livre l'assemblage variable des possibilités, selon des courbes sans cesse rajeunies par l'imagination et précisées par la logique.

J'aimais pratiquer ce jeu d'ascète, parce qu'il s'apparie à l'effort du musicien dans l'œuvre des sons, à celui de l'architecte au point de vue du calcul des lignes et des résistances. De même que la Nature enferme toutes les possibilités, me soufflais-tu encore, elle contient aussi tous les rythmes.

Assembler suppose une double recherche d'harmonie et d'équilibre. Chaque individualité qui se précise a besoin, pour mieux s'affirmer, de tirer d'entre les choses les rythmes imprévus, où elle puisse un moment incarner son vouloir-vivre.

L'Homme — j'étais homme alors — va ainsi choisir les vibrations où les plus pures vertus de notre être se transposeront pour mieux se survivre en s'exaltant. Il lui

semble alors qu'un courant mystérieux d'énergie rédemptrice le happe au passage et l'entraîne par delà les heures de la terre.

Parce que nous quittons un instant l'orbe fermé des minuscules durées planétaires, et que les rayons à travers lesquels nous nous élançons ne nous laissent point deviner par où se peuvent rejoindre les deux pôles de leur courbe immense, nous nous laissons griser d'une saveur d'immortalité.

Au fait, les forces les plus subtiles de la planète ne peuvent être distinguées ailleurs qu'en action dans l'Homme, d'où elles semblent émaner et qu'elles ne font que traverser pourtant, pour s'y sublimiser. En proportion des résistances accumulées contre le libre essor des instincts, grandit la qualité divine de ces énergies, où l'Homme puise la vision des paradis et des dieux, quels que soient les noms dont il juge à propos d'affubler ceux-ci : idoles hier, symboles aujourd'hui, principes incommutables à tout instant.

A travers le prisme des apparences, la Lumière *Une* s'irise en décompositions multiples. Mais qu'importe? Cela, si nous sommes attentifs, nous ne pouvons nous empêcher de le pressentir. Et l'Homme appartient au Temps.

C'est pourquoi de ce qui *existe* aujourd'hui, nous cherchons éperdûment à dégager ce qui *sera* demain, pour mieux nous approcher de ce qui *est* toujours.

Et voilà la Vie : une conquête perpétuelle où le choc des glaives fait jaillir des éclairs de volupté.

Avouez-le, tristes humains ! Quoi que vous en ayez,

vous ne voulez pas mourir. Les suicidés seuls sont des fous.

Mais sur combien de cadavres ai-je dû marcher pour monter jusqu'à toi, ô Divine? En combien d'embûches, de pièges et de chausse-trappes, ai-je vu succomber à mes côtés mes frères, que précipitait le moindre faux-pas ?

Si près de toi et déjà tout enveloppé de ton rayonnement paradisiaque, j'ai le vertige encore, hélas ! Etreins-moi de toute ta force pour que je sois sûr de ne pas être dévoré par la Ténèbre jusqu'en tes bras de Lumière ! ».

Tel fut l'*Ave Maria* de l'Esprit planétaire, devant l'immortelle Beauté.

IX

La Seconde Naissance

La voix mâle se tut.

L'incendie polaire léchait maintenant de ses flammes le disque même de la Lune, et le bolide lumineux qui s'était détaché du satellite en était enveloppé. Les deux flammes se marièrent en un crépitement musical, qui semblait un chœur de Séraphins, et la Vierge de lumière fit entendre à son tour l'hymne ineffable de sa joie:

— « Tu m'étreins déjà, et tu te demandes encore qui je suis, ô Mystérieux esprit,que je sens se réaliser en moi en féminité supérieure. Par toi me voici remontée jusqu'à l'essence qui est Sagesse, Lumière et Liberté, sans pourtant cesser d'être la Vie, la Chaleur et l'Amour.

Des mondes pourront naître de nous, qui les aurons engendrés; mais peut-être faudra-t-il que nous nous séparions encore.

Je suis la prophétesse assise au bord de l'horizon où tu as cru trouver ton repos; mais, par derrière cet horizon, il y a d'autres routes. Ces routes, cependant, ne ressemblent pas à celles que nous avons parcourues. C'est ta foi qui t'a fait dieu, et voici l'heure où des millions d'âmes trouvent en nous leur bonheur infini, parce qu'elles avaient cru comme nous. Je suis ta Croyance, ta Volonté d'être et de grandir, ta Gloire et ta Rédemption.

Cependant le Destin n'est pas aboli. Je te prends. La Terre où tu vivais et qui t'a servi de piédestal va redescendre au fond de l'abîme. Je t'embarque sur mon navire de glace; mais tous ceux qui t'ont renié vont demeurer dans la fange épaisse de la vieille planète.

Que va-t-il advenir maintenant dans les profondeurs d'en bas, d'où ton énergie aimante t'a fait surgir? Au sein même du cénacle des Neuf enseignés par toi, pétris de ta science et de ta volonté, des jalousies ont pu germer et croître. A l'hymen que tu réalises aujourd'hui chacun de tes adeptes croyait pouvoir prétendre.

Hélas! tu vas souffrir; car il te faut les abandonner au Destin, qui en fera sa proie.

Il est pourtant une consolation pour toi et pour moi. Ecoute autour de nous voltiger, dans la lumière colorée, l'hymne harmonieux d'une âme venue de loin, d'une âme qui nous aime et qui veut grandir.

La musique céleste qu'elle exhale, et le prisme éblouissant qu'elle dégage me font deviner qu'elle se résigne au plus

pénible des sacrifices. Elle va, pour mieux aimer, renoncer à être aimée. Pour que notre baiser soit fécond, elle accepte de surseoir à sa propre félicité.

Indécise d'abord, elle n'osait se laisser atteindre par l'attraction cosmique d'aucun de nos deux astres dépendant jusqu'ici l'un de l'autre, demain séparés.

Elle flottait à égale distance de leur influence réciproque, et celui qui la cherchait, égaré par son amour même, ne réussit qu'à devenir captif sur la terre maudite que tu quittes. Il sera délivré tout à l'heure et, s'il consent à comprendre..... Il sera sauvé plus tard, lui aussi.

Ah ! qu'il m'est doux en cet instant de sentir se décupler en moi, sous ton étreinte sacrée, le songe de possession paradisiaque d'où naquit ma beauté.

Prends-moi, pénètre-moi, recrée-moi de ton souffle et de ton baiser, afin qu'un nouveau Messie soit conçu, non plus pour une terre seulement, mais pour tout un archipel de terres, pour tout un ciel d'étoiles ! »

Elle dit, et les soleils de la nuit profonde palpitèrent doucement au rythme de ses paroles.

Cependant, jaillissait hors de sa prison l'âme d'Arthur Mondeliève, étrangement volatilisée tout à coup et d'un bond gagnant les confins irisés de l'attraction planétaire.

Ses gardiens distraits, que préoccupait maintenant le dessin de conquérir le globe pour eux-mêmes, après avoir dompté l'effort des insurgés, ne s'étaient même pas aperçus de sa fuite. Ils n'avaient que faire de cet esprit errant que les jouissances de l'incarnation n'intéressaient plus, et dont toute l'énergie, féminisée d'avance, ne parvenait point toutefois à rencontrer son réactif de polarisation.

Quelque chose d'irrésistible, une aspiration soudaine et capable de traverser l'épaisseur des plus lourdes barrières, avait agi sur Mondelièvc enseveli au cœur de la planète.

C'était l'appel suprême de l'Ame-Sœur.

Accaparée brusquement par le désir de conception messianique dont le baiser du Maître et de la Vierge venait de faire rayonner les ondulations dans l'Etendue, cette âme de songe, d'angoisse et de sacrifice avait eu un instant de lutte avec elle-même. Si l'esprit d'Arthur n'eût été contrarié dans son rayonnement par le noyau de matière ignée dont il était captif, peut-être eût-il pu la détourner d'accepter une seconde naissance.

Avec une énergie extraordinaire, il se précipita hors de ses liens. Mais il était déjà trop tard.

Il ne recueillit qu'une larme de feu qu'il but avidement et dont il fut réconforté comme d'un élixir.

C'était la promesse d'une union définitive dans les temps futurs, après l'épreuve nouvelle.

Et derechef s'élança par l'espace, en phosphorescences, le Chant extasié de la Vierge-épouse.

Au front de celle-ci, en auréole, brillait la jeune âme, à qui s'était voué Mondelièvc et qui venait de consentir au sacrifice d'elle-même.

Enlacés, le dieu et la déesse remontaient vers le Satellite.

— « Oui, je sais maintenant que je ne mourrai point, disait la voix bénie ; parce que tu m'as distinguée. Tu n'es pas mon maître : tu es mon âme. Je ne suis pas ta proie ; je suis ton destin. Confondus désormais, nous sommes un accord, où viennent se condenser les échos d'une double

mélodie. Il va jaillir de nous un univers. Tout à l'heure, dans le baiser dont la volupté souveraine venait réveiller nos mémoires endormies, nous avons cru à l'éternité d'un repos qui aurait été la récompense des vieux tourments. Non pas ! Notre étreinte idéale ne doit servir qu'à créer de nouvelles formes d'énergie, plus subtiles, incomparablement plus subtiles que toutes celles que nous éprouvâmes jusqu'aujourd'hui.

Vois, ô mon Époux, comme l'astre dont je fus la souveraine et qui est maintenant notre substance s'enflamme à mesure que nous approchons.

Bientôt il jaillira, sous notre poussée, hors de son orbite étroit ; ses atomes volatilisés s'allongeront par derrière lui, dans sa course effrénée, en un lumineux faisceau. Et une nouvelle comète sera née ! »

La lune en effet entrait en fusion, se vêtait de vapeurs, en même temps qu'elle désertait rapidement l'orbe prescrit pour s'élancer vers les profondeurs du Vide.

Et la voix du dieu, que virilisait l'étreinte idéale, agitait l'immensité de tourbillons musicaux.

— « Vers ce qui n'est pas né allons ! Versons l'esprit créateur dans le sein fécond de la nature vivante. Des astres à notre souffle vont éclore ; des humanités vont grandir pour constituer notre corps immense, où doivent s'enchevêtrer et tourbillonner des univers.

La figure d'un Homme nouveau, aux proportions incommensurables, doit s'élaborer à cause de nous, et le rythme de ta beauté, ô ma Déesse, réglera son architecture. Les molécules en mouvement à travers sa chair seront des systèmes d'étoiles, et il y aura des humanités entières, analo-

gues à celles que nous traversâmes, dans le sperme fécondant de ses pubertés futures.

Comment ferions-nous maintenant pour mourir ?

Ne sommes-nous pas la Plénitude, la Substance et l'Harmonie ? Nous nous assimilons au Temps qui féconde l'Etendue, pour créer le Mouvement et les choses. Nous devenons de l'Etre ; nous sommes la chaîne et le destin de milliards d'esclaves, dont les frêles existences composent la nôtre, comme la mélodie jaillit de l'intervalle des notes. De prison en prison ils gravissent et, s'ils se révoltent, ils ne peuvent que rouler aux pentes abruptes du précipice, pour recommencer plus tard la montée. Nous sommes l'Epargne incalculable des mondes, l'incessante et millénaire capitalisation des lents et secrets sacrifices, la transmutation des volontés accumulées vers ce point unique du Devenir, auquel on n'a jamais su jusqu'ici donner de nom et vers lequel tout ce qui vit demeure tourné.

Tout à l'heure nous nous crûmes réalisés dans l'Unité finale ; nous nous trompions pourtant. Nous avons gravi, dans l'escalier des Nombres vivants, qui sont les gestes rythmés de l'Ineffable, une marche de plus. Et cette marche est un palier d'où l'Unité s'aperçoit, parce que sa forme s'apparie à la nôtre.

Par ses deux extrémités d'arc revenues face à face, un même cercle vient s'y fermer, pour rejaillir plus loin et plus haut vers l'infinie spirale dont il n'est qu'une part.

Nous sommes un moment de pur bonheur par delà les hommes et par delà les dieux ; nous sommes la Convergence mystérieuse des petites âmes acharnées à grandir, et qui nous ont appelés pour leur bâtir un paradis.

Evadées des prisons sidérales, où la matière force l'énergie à graviter selon d'étroites et obscures révolutions, elles fuient les équateurs, où la giration entraîne les corps pesants loin du centre ; elles remontent vers les pôles et choisissent de s'élancer dans le sens même de l'axe où se meut leur étoile, afin que soit redressée la courbe où évoluera dorénavant leur destin.

Pour nous, à leurs yeux, nous sommes déjà la Ligne droite aux deux extrémités dardées vers l'infini. Contre quelles voûtes se reploieront-elles pour se rejoindre encore une fois ? Nous ne le savons pas nous-mêmes, nous qui pourtant sommes tout esprit pur et léger.

Nous croyons, nous croyons à quelque chose par delà nous-mêmes. Encore. Toujours.

Et ce sera ainsi à jamais. »

X

Métempsycoses

L'effarement momentané des rebelles, par devant l'assomption météorique du Maître, avait favorisé le dessein des Neuf.

Peu s'en était fallu que le puits planétaire, percé d'axe en axe, ne fût leur tombeau. Pareille à la nacelle d'un ballon d'où l'on vient de jeter du lest, l'astre avait été secoué, dès le départ du Chef pour les espaces, de perturbations invraisemblables. Les pôles furent déviés tout à coup et bientôt fut renversé l'axe de rotation du globe.

Il eut été toutefois loisible aux Neuf Ministres de ten-

ter son redressement. Mais la jalousie obscurcissait leurs pensées. Heureux d'être sortis sains et saufs de la cavité, grâce à laquelle on avait pu régler précédemment tous les mouvements de la planète, ils s'empressèrent de désigner parmi eux un nouveau chef, mais sans avoir complété préalablement leur nombre, qui devait être virtuellement de Dix. Le grand envieux, qui avait réussi à faire partager son sentiment à tous les adeptes, et qui aurait voulu pour lui la Vierge lunaire à jamais perdue, fut élu sans contestation.

Tout aussitôt fut proclamée la souveraineté de la Force contre l'Amour.

Et comme les insurgés revenaient à l'assaut pour tenter un dernier coup, irrités cette fois que le Conseil ait pu délibérer sans s'adjoindre un dixième membre, à choisir parmi les non-initiés, le nouveau chef n'hésita pas un seul instant. Par le déplacement des pôles il laissa se déchaîner un effroyable orage souterrain, qui culbuta les montagnes, fomenta un déluge et changea la cuvette des océans.

Ainsi fut anéantie l'Humanité, moins un seul individu qui vint réclamer sa place au sein du suprême Conseil et qui était une femme.

Avides de concentrer en un faisceau unique toutes les énergies débridées de la planète, les Neuf se demandèrent un instant s'ils n'allaient pas sacrifier l'intruse, pour mieux enraciner dans sa vie répandue leur domination exclusive.

Ils se souvenaient avoir envisagé naguère, dans l'enseignement du Maître, la possibilité de jeter un astre par-

venu au terme de son évolution organique au dehors de son orbite séculaire. Ils retrouvèrent la formule et les calculs.

Hardîment ils résolurent de tenter l'expérience.

S'ils réussissaient, la planète avait chance de rattraper sa lune en fuite vers les espaces et de se l'incorporer à nouveau. Ou elle périrait elle-même. Hélas ! les orgueilleux reconnurent vite que leur songe était irréalisable, parce qu'il ne suffisait point que l'humanité d'hier eût été détruite pour avancer l'évolution totale de l'astre. Au contraire, il était indispensable que de nouveaux organismes vivants et intelligents vinssent peupler les continents récemment émergés du sein des ondes, pour y lutter, progresser et souffrir, jusqu'à ce qu'ait pu grandir une élite d'initiés successeurs des Neuf.

***

Mais qu'était devenu l'esprit d'Arthur Mondeliève ?

Il flottait doucement comme endormi dans les vapeurs flamboyantes, dont s'environnait maintenant le satellite, émancipé en comète par la vertu des noces sidérales du Maître et de la Vierge.

Comme l'astre chevelu passait un matin, dans sa course rapide, auprès du soleil qui retient captive notre vieille terre, il fut soudainement tiré de sa torpeur, et sa voix osa s'élever jusqu'au Maître, époux de la Vierge.

— « Quand permettras-tu, supplia-t-il, que je sois uni

pour toujours à celle que j'aime et dont tu as fait un Messie ? ».

— « Plus tard, plus tard ! Je te le promets. Mais tu dois retourner pour quelque temps sur la terre, afin d'y terminer ton épreuve interrompue. »

Et Mondeliève, entraîné par un faisceau de rayons solaires, vint s'abattre à nouveau sur le globe obscur qu'il avait bien cru abandonner pour jamais.

Il ne devait point cependant réintégrer sa mortelle dépouille, que déjà ses amis avaient pris soin de livrer aux ferments de dissolution.

Il nous serait difficile de dire à quelle destinée il est attaché maintenant ; mais il n'est pas invraisemblable qu'il soit demeuré pour quelque temps à flotter entre ciel et terre, dans les tourbillons de matière éthérée qui servent à réfracter, aux confins de notre atmosphère, le magnétisme torrentiel, émané des astres et du soleil sur nous. Il aurait ainsi conquis un rang parmi les génies de l'invisible encore mal reconnus, et auxquels certains prophètes ont donné le nom d'archanges. Ce sont des noyaux très évolués d'énergie vivante et volontaire, très au-delà de l'être humain, mais qui en procèdent pourtant, puisqu'ils en sont la transcendance. Ces puissantes et pures essences redescendent parfois sans doute au milieu de nous ; mais nous ne savons ni les voir ni les entendre, et nous nous épuisons en convulsions, en contradictions, en blasphèmes, parmi d'épais soucis et de grossières vanités.

Si nous savions agir plus souvent en vue de biens que la brièveté de l'existence humaine n'épuise ni n'étreint complètement, nous rapprocherions de nous ces protec-

teurs d'où tout l'idéal émane, en vertu de l'aliment psychique que nous leur abandonnerions et où nous nous serions par avance transmués nous-mêmes.

Mais nous ne prétendons rien laisser aux lendemains trompeurs, et ne voulons remplir le matin qu'un mince flacon capable d'être épuisé d'un trait dans la journée.

Tant pis pour nous ! Nous mettrons du temps à distinguer les esprits qui vivent dans la lumière et nous en tamisent les reflets à travers leur propre substance.

C'est que nous ne pouvons obtenir des choses et de l'univers d'autre mesure que nous-mêmes, et cette mesure, puisque chaque instant nous modifie, est également variable. Aussi ne saurions-nous rien connaître dans sa vérité essentielle, mais seulement dans sa vérité utile, provisoire et passagère. Utile ! Ah ! le mot étroit d'intérêt vulgaire et d'égoïsme !

Si pourtant cette utilité se hausse jusqu'à la bonté, jusqu'à la justice, elle pourra, n'étant plus limitée aux considérations du seul présent, comporter le sacrifice ; elle exigera de l'intelligence à base de volonté, des directions idéales préalablement certifiées, non pas par la raison seule, mais aussi par la foi. Et pourquoi ne pas croire à ce qui doit nous mener le plus haut, à vérification égale !

Qu'est-ce que la bonté, sinon la forme la plus intelligente de l'égoïsme volontaire ?

Mais, par delà la volonté, il y a l'intuition, qui s'acquiert par le renoncement, par la méditation, par l'extase à quelque degré que ce soit ; car celle-ci peut-être esthétique, religieuse ou prophétique.

Que cette intuition vienne s'amalgamer à la notion

volontaire de vérité utile qui doit guider notre action, et la conception provisoire d'utilité se transmuera aussitôt en principe d'harmonie, de sagesse, de force aimante et de liberté généreuse, en beauté pure et transcendante.

Or, il n'existe rien de supérieur, humainement parlant, à la Beauté. Ainsi, la morale pourra devenir éperdûment idéaliste, tout en demeurant la stricte expression de l'intérêt.

Et l'on ne pourra jamais faire autrement que les extrêmes ne se rejoignent, après avoir préalablement échangé leurs activités les plus subtiles, de pôle à pôle.

Ainsi l'humanité progresse alternativement dans les deux plans : celui d'amour et celui de sagesse, qui sont entre eux comme la femme et l'homme.

Ah ! la vie n'est qu'une interminable aventure ; mais nous n'en obtiendrons jamais que ce que nous en aurons assez vigoureusement sollicité, comme on ne tire de jus d'un fruit vert qu'en le pressant. C'est à nous d'aimanter le Destin, et nous serons servis selon ce que nous aurons cru, aimé, aspiré. Et jamais de repos, jamais de regards vers en bas, même sur le chemin parcouru, sinon le vertige et la chûte. Vouloir est supérieur à comprendre, quoique celui-ci conditionne celui-là et, si la volonté est nourrie d'amour, elle ne peut que comporter également l'intelligence.

Disparaître ? Non. Rétrograder seulement. Et qui sait ? Pas même dormir. Donc, en avant ! Comme à la bataille, les plus braves, les téméraires même ont les meilleures chances d'échapper.

Aidons-nous sans défaillance, et nous n'aurons pas

besoin d'implorer le ciel, puisque nous l'aurons créé par notre incessante épargne morale, et que nous serons devenus le ciel même.

Nos fautes ne sont que le résultat de nous oublier nous-mêmes. Et comme nous sommes altruistes pourtant, comme nous avons pitié, comme nous nous préoccupons d'établir bien douillettement notre espèce sur la planète, en sorte que chacun, en venant au monde, ait sa petite cellule toute préparée !

On sait si mal ce que l'on peut devenir après la mort, et d'entre les tombeaux nul annonciateur ne s'est levé.

Pourtant ! Si tout est douteux de ce que nous fournit l'interrogation des phénomènes, cette interrogation multipliée a doté l'esprit humain de ressources plus sûres, et, selon qu'on aura cru en telle ou telle méthode d'existence, différeront nos actes, partant notre valeur sociale, notre aptitude à être utiles. Eh non ! les dieux n'existent pas, ni l'immortalité de l'âme, ni la rédemption après la mort, si nous ne nous préoccupons fervemment d'entretenir à tout instant chacune de ces flammes et de les recréer même, si elles se sont éteintes. Car pourquoi ne s'éteindraient-elles pas, puisqu'elles ont pu naître ; pourquoi n'accepteraient-elles pas de vivre et d'évoluer selon tels rythmes imprévus qui les sollicitent, si nous n'avons conçu le devoir et l'intérêt pressant de marier notre devenir aux vibrations de ces forces vives ?

A la mort il ne surnagera de nous que ce à quoi nous aurons donné la plus haute importance, et pour combien de temps ? Dans ce choix il entre déjà dès l'origine beaucoup de fatalité, je le sais ; car nous pouvons, dans une

certaine mesure, bénéficier ou non de l'épargne des ancêtres.

Mais les lois du levier et de l'équilibre sont tellement universelles. Sommes-nous autre chose, en vérité, que des chiffres, expression libre d'un rapport mystérieux entre un numérateur et un dénominateur que nous ignorons, mais dont nous nous sentons dépendre ?

Alors déchiffrons-nous. Le rapport mystérieux est mobile entre ses termes, dont la qualité respective peut varier. A nous de deviner comment, pour chacun de nous ; car tout homme a le devoir de se créer sa vérité vivante, pour mission primordiale de faire effluer de soi un rythme propre, au sein duquel s'harmoniseront toutes possibilités d'après leurs degrés de convenance.

N'en soyons point effrayés, mais plutôt fiers, puisque rien de divin ne saurait se produire sans notre participation, fût-elle inconsciente.

Nous n'avons pas besoin de savoir tout de suite si la lumière qui doit pénétrer les ténèbres viendra des intimités de notre âme ou seulement des profondeurs de l'horizon ; il suffit que cette lumière soit ; car elle est une et ne peut faire autrement que d'éclairer. Au reste, notre tâche est de prendre conscience, puisque déjà notre être ne peut faire autrement que de participer à tout l'infini.

Notre tâche est de connaître la Lumière en son exaltation suprême, c'est-à-dire de la filtrer à mesure qu'elle émane des choses, d'en diriger, entrelacer et faire fructifier les rayons.

Frère des Tantale et des Sisyphe, ô Mondeliève, il te suffira d'abolir en toi toute limite.

Si tu avais accepté d'être le Christ de l'astre lointain où

l'aventure t'emmena, peut-être aurais-tu conquis tout de suite ton élue ; mais tu hésitas et craignis.

Va toujours droit vers ce qui te semble un danger.

Quoiqu'on ait pu dire, il y a des méthodes de salut, et tu dois les découvrir toi-même une à une.

TABLE

Bar-le-Duc. — Imprimerie Comte-Jacquet. FACDOUEL, Dir.



